

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
ETIEMBLE..... Proust et la crise de l'intelligence.....	271
DANIELLE RAFFRAY..... Lames sourdes.....	292
VIDIANE KOEHLIN-SCHWARTZ. Obélisques.....	295
MANIG BERBERIAN..... Impressions de Venise.....	304
FRANÇOIS TOLZA..... Adoracion (<i>fn</i>).....	310
JACQUES TAGHER..... Charles Mismar, correspondant et confi- dent du Khédive Ismail.....	342

CHRONIQUE DES LIVRES

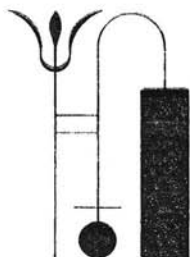
JEAN DUPERTUIS



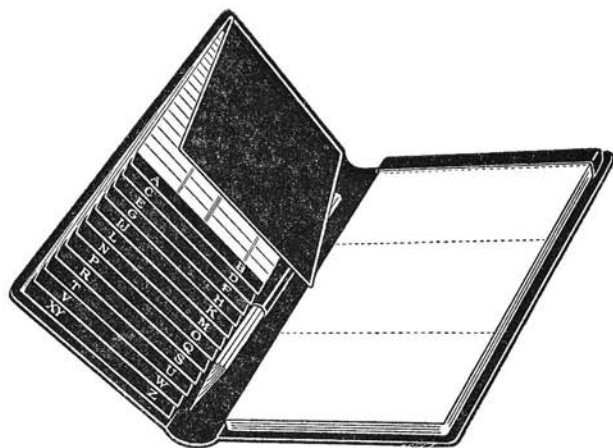
ÉGYPTE: 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN



INDEX TÉLÉPHONIQUE
EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47845-45034

R. C. 33103



VALAVANIS

CAIRO

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

PROUST ET LA CRISE DE L'INTELLIGENCE.

QU'IL FAUT RELIRE MARCEL PROUST.

“The postarmistice period marks a definite failure of the prewar favorites. The French are no longer interested in lengthy psychological analysis in the manner of Jules Romains or Montherlant, or long-drawn-out love affairs, flavored with mysticism, in the manner of François Mauriac or Jacques de Lacretelle. Even Proust, long the darling of French esthetic salons is to-day almost abandoned.”

Paul GHALI, *French Literature in wartime*,
Chicago Daily News, 21 avril 1941.

— En même temps que, menant à son point de perfection le roman d'analyse psychologique il en signait l'arrêt de mort, Proust mettait fin — ce n'était pas trop tôt — à tout ce courant, à cet égoût de littérature objective et pseudo-scientifique, lequel, de Balzac à Zola...

— Dites plutôt qu'avec lui commence le vrai roman psychologique, objectif enfin, et scientif. . .

— Romancier, Proust? allons donc! Mémorialiste, à la rigueur, épistolier pour mieux dire, et qui jette à l'avenir une lettre démesurée.

— Mettons que, romancier ou mémorialiste, il incarne un moment de notre « lucidité » nationale. . .

— Lui? l'ennemi de la raison et de l'intelligence discursive, le Bergson de la psychologie romanesque; autant vaudrait. . .

Etc. . .

*
* * *

Qui n'inscrit pas en son œuvre un *contenu manifeste* (c'est ainsi que l'on désigne maintenant les préjugés moraux, politiques et religieux) risque aujourd'hui de subir pareils avatars. Mirbeau, Bazin, découragent les tricheurs : ils occupent dans les manuels une place bien définie, enfer ou paradis, paradis ou enfer, selon que gouvernent les bourgeois ou leurs ennemis. Mais tout, en Marcel Proust, participe — dirait-on — à l'ambiguïté d'Albertine.

Et j'omets ce métissage de chromosomes d'où résulterait que Marcel Proust emploie un style talmudique, à moins que ce ne soit « bien français ». (Merveille, ou vanité, de l'héritage judaïque, qui éclaire le scepticisme de Montaigne et le *mysticisme* proustien !) Il reste assez de méprises, équivoques et contre-temps :

Quelle idée, en vérité, de publier, aussitôt après une guerre, que naïvement on appelait la « grande », l'essentiel d'une œuvre composée dans la paix d'une époque qui ne savait pas expressément qu'un jour on la dirait « avant-guerre » ? De jeter à des hommes pour qui le goût de l'aventure a la force des nostalgies belliqueuses, à des « touristes » qui ne quittent le train que pour l'avion ou le transatlantique, des pages composées (dans le silence et l'inertie d'une pièce recluse) par un individu que torturait une chambre étrangère ? D'offrir à la génération de la vitesse, aux familiers des instantanés salaces grappillés par les Morands, un monument du tragique et dont la lecture exige un plein mois de loisir recueilli ? De proposer aux sectateurs de la révolution sociale, de la révolte métaphysique ou du « révoltant » moral (Marx, Rimbaud, Freud, ou la Sainte Trinité) un tableau du « monde », du « grand monde » déliquescents, et l'aveu — néanmoins — d'un parfait conservatisme ? Gageure téméraire enfin, de publier, avec trente années de retard,

un roman que Valéry Larbaud pouvait sans trop d'in vraisemblance qualifier de « symboliste ».

Une œuvre aux lignes nettes eût déjà souffert de se manifester à contre-temps. Or, pour les gens superficiels, le *Temps perdu* compose un hybride déconcertant : à des volumes disons balzaciens se juxtaposent des analyses qu'on lirait avec moins de surprise dans un traité de psychologie affective. Privilégié, tantôt observateur et tantôt observé, le personnage qui dit « je » si souvent énonce des jugements et des lois qu'on le prendrait, s'il n'était évident que ses créatures jamais n'ont existé que par lui, pour un rédacteur de Mémoires. Agréables aux critiques, qu'elles fournissent d'interminable copie, ces incertitudes « formalistes » n'en ont pas moins déçu les lecteurs, qui aiment les distinctions nettes, les genres bien tranchés. Plus complexe encore la pensée proustienne, quand il s'agit de définir l'œuvre d'art, et par conséquent le sens du *Temps perdu*. Imbu qu'il est de Ruskin, pénétré des confusions à la mode — et favorisées par le bergsonisme — entre le beau et le sacré, entre l'artiste et le prêtre, entre l'inspiration et les *moments* du mystique, entre l'éternité de l'Idée platonicienne et la pérennité qu'on attribue à l'œuvre d'art, il est vrai que Proust, effrayé par le devenir, échafauda, au dernier volume du cycle, l'hypothèse puérile, en tout cas hypothétique, du *temps* prétendu *retrouvé* (1). Parce qu'en ces pages de rêverie métaphysique l'auteur s'en prend au réalisme et qu'il formule, après tout artiste — et même après Zola — certains principes d'un *subjectivisme esthétique*, on feignit d'oublier qu'à plusieurs reprises, dans sa correspondance, il manifesta son désir et sa certitude d'avoir fait œuvre objective, impartiale et scientifique. Partisans du roman réaliste, champions du roman idéalisto-spiritualiste

(1) Faut-il, sous prétexte de « l'éternel retour », mépriser Nietzsche?

purent ainsi, à qui mieux mieux, se dispenser d'entendre Proust (1).

*
* *

Ces méprises, qui pouvaient jeter Proust à l'obscurité, lui ménagèrent quelques lecteurs. Ce fut, il est vrai, le mondain, non pas l'artiste, qui obtint le Goncourt et la célébrité. On acheta les œuvres de « Marcel ». Les grues en jacassèrent, qui toutes se reconnurent au personnage d'Odette ; chaque duc, chaque débauché essayait son trousseau de *clefs*. On acheta les bouquins de « Marcel ».

Qu'y trouva-t-on ? Ce qu'on y cherchait : dans l'immédiate après-guerre, fermentation d'érotisme (« la guerre porte aux ovaires » disait L-F. Céline, du temps qu'il n'était pas encore un barbouilleur nazi), on isola du *Temps perdu* tout ce qui concernait l'homosexualité. A Corydon, trop sain, trop sûr de soi, on préféra cet uranisme secret, ces lesbiennes honteuses ; on aima ce relent de péché, piment (paraît-il) du plaisir. Que « Marcel » fût sodomiste et qu'il désirât sa maman, c'étaient évidemment deux raisons de le lire. On eut tôt fait d'en découvrir une troisième : l'obscurité. Tous ces mondains, tous ces snobs, tous ces critiques paresseux butèrent aux analyses par quoi s'ouvre le *Temps perdu* : Proust fut sacré obscur, abscons, divin-ma-chère. L'université entérina ce jugement : Célestin Bouglé, que j'essayais de convertir à Proust, m'avoua un jour, vers 1929, dans un des gras vallons qui entourent Flavigny, qu'il avait au moins cinq ou six fois essayé de le lire, mais que c'était trop difficile ; Proust, trop difficile pour le directeur littéraire de l'École Normale Supérieure !

(1) Il ne fallait surtout pas lier le sort de Proust à celui de la psychologie freudienne ; ce n'est point en ce sens que Proust est « scientifique ». Jacques Rivière se méprit.

Après « l'après-guerre » vint « l'avant-guerre », et se précipita — suivant celle de Wall Street — la « crise du progrès ». On se soucia moins de l'anormal sexuel ; tout l'effort de la bourgeoisie se concentra contre l'intelligence et la raison, qui se hasardaient à demander des comptes. On reléguait *Sodome* au magasin des vieilleries, on se fit tartufe et *mystique*. On attendit le jour où naîtrait le nouveau Messie ; comme il tardait, on déterra les morts et les affubla de miracles : Kirkegaard et Proust, quelques *minores* aussi, furent appelés à la rescousse des trembleurs. Dans leur grande peur, les bien-pensants oublièrent Charlus, la sottise du Faubourg, et l'âpreté de l'écrivain... Sans le moindre souci de rigueur et d'honnêteté, sans relire Platon, Ruskin, Bergson et d'autres, afin de comprendre dans quelle mesure le mythe du temps retrouvé limite l'intelligence, on décréta : qui, le platonisme, qui, le bergsonisme, qui, le mysticisme esthétique de Proust. Comme si la théorie platonicienne des Idées impliquait une négation de la raison, ou de l'intelligence. Arnaud Dandieu, Curtius, Jäckel, pour ne citer que trois noms, rivalisèrent d'impudeur.

Sollicités par *le* politique, ou plutôt, hélas ! par *la* politique, ceux qui ne donnèrent point dans le panneau *mystique* estimaient Proust fort inutile, et peut-être nuisible aux tâches révolutionnaires ; parodiant le mot de Pascal sur Descartes, « Proust : inutile et dangereux » auraient-ils volontiers affiché sur tous les murs d'Europe, ces communistes qui, par la voix de Radek, vouèrent Proust aux gémonies.

De cette désaffection, l'article fait foi que publiait en 1935 M. Léon-Pierre Quint, dans *Europe*, revue de « gauche ». C'est encore dans *Vendredi*, journal de gauche, que Nino Frank annonça la mort de Proust, la vraie, celle de l'influence proustienne. « Brûlez Proust avec les églises ! », demande enfin M. Calas. Curieusement, stalinien et trotskiste sont alliés contre Proust.

*
* *

Si bien que, depuis vingt ans, personne à peu près n'a lu le *Temps perdu*.

L'auteur y gagna de ne pas faire école et d'obtenir ainsi, dans l'histoire des lettres françaises, une place exceptionnelle, et enviable. Balzac, Flaubert, Zola, Victor Hugo et Mallarmé ont engendré leurs « disciples », un foisonnement d'écoliers indiscrets : Maupassant portait à Flaubert toute page qu'il écrivait (on ne le dirait guère); Royère ne jure que par Mallarmé (qui le croirait à lire ses poèmes?); la phrase d'André Gide, la voici chez Raymond Guérin (1). Bien qu'ils pastichent, parce qu'ils pastichent, ni *Le Côté de Chelsea*, ni l'œuvre de Stephen Hudson, ni *La Chapelle des Saints Anges*, de Robert Sébastien, ni les jongleries de Robert Brasillach ne peuvent jalonner une *influence* proustienne.

Mal compris, ou point du tout, par le public, Proust le fut très bien des écrivains qui comptent : ils n'ont point essayé de l'imiter.

Imiter le style? C'est une opinion courante que celui de Proust est contagieux. En ceci qu'il demeure inachevé, oui, et qu'il n'est souvent qu'un premier état d'écriture; médiocres et paresseux y cherchent une excuse, comme s'ils étaient, eux, tenaillés par la mort et pressés d'abord de tout dire. Mais tout écrivain réfléchi sait qu'il ne gagnerait guère à ficeler l'une à l'autre des relatives proustiennes : on sent trop bien qu'alors, acculé au bout de sa proposition, l'auteur a choisi dans son stock de pronoms relatifs celui qui permettrait de continuer, vaille que vaille. Quant à grouper des adjectifs selon le procédé de Proust, ce ne sera jamais mieux qu'un plagiat; l'on sait d'ailleurs, après un siècle et plus de romantisme, que

(1) Auteur d'un récit trop peu connu : *Zobain*, *N. R. F.*, 1936.

l'adjectif est la ressource des médiocres. « On voit cela quand on a bien réfléchi à l'art d'écrire : les métaphores, les images, les phrases cadencées, les épithètes rares, sont de pures niaiseries » (Léautaud).

Alors, quoi? Imiter l'intrigue? Quelles « situations » prendre, ou retourner? Quels procédés romanesques (évanouissements, fausses lettres, reconnaissances)? Même un Pierre Benoit y perdrait son métier. Le réalisme avait déjà purgé le roman des quiproquos et « juste à ce moment-là... » qui en composaient le tissu traditionnel. Mais Proust a poussé plus loin : l'aventure spirituelle à quoi se réduit l'intrigue du *Temps perdu* semble manifester que tous les personnages ne sont présents que pour mettre en valeur un certain « je », celui de l'auteur. Notre époque d'aventuriers — authentiques ou frelatés — allait extraire de l'intrigue proustienne le désir d'en finir avec l'action psychologique (1).

Aussi bien, imiter la technique d'un écrivain, à quoi cela sert-il, quand on n'a pas le génie même de l'écrivain qu'on imite? Quand on n'est pas cet écrivain.

*
* *

Qu'à jamais soient oubliés les soi-disant critiques qui, pour juger une œuvre si méditée que l'influence de la mode ne s'y remarque point, ou guère, obéissent à leurs soucis du moment, aux caprices d'un prix Goncourt, aux fluctuations politiques. Puisque l'entre-deux guerres s'est montrée incapable de lire et de juger Proust, puisqu'elle s'est uniquement occupée de savoir s'il était « classique » à la manière de Bossuet, ou « moderniste » à la manière des sots, irrationaliste à la manière de Bergson, ou scientifique à la sauce freudienne, puisque

(1) Tel est, en effet, le dessin d'Adolfo Bioy Casares dans son dernier roman : *La invención de Morel*, Buenos-Aires, 1940 ; livre fort ingénieux. Voyez aussi la vogue du roman policier.

l'affolement d'une paix qu'on savait précaire, quand même on ne l'avouait pas, jetait la confusion dans les esprits, dans les cœurs la méchanceté, c'est à nous qu'il appartient de trouver assez de temps et de sérénité pour lire enfin Marcel Proust : si doit périr cette civilisation, que l'auteur d'une des deux ou trois œuvres romanesques qui honorent le xx^e siècle reçoive du moins un tribut digne de lui ; si l'Occident peut encore être sauvé, préparons-nous à sauver le *Temps perdu* de la proscription que lui promettaient gens de « droite » et de « gauche ».

Si nous sommes honnêtes, et raisonnablement éclairés, nous verrons alors surgir, inutilisable il est vrai pour les religionnaires ou les agitateurs professionnels, une œuvre qui, d'ambiguë devenue complexe, s'imposera aux siècles de culture par la seule et « splendide gratuité des grands chefs-d'œuvre » (*G.*, I, 190).

PROUST ET LA CRISE DE L'INTELLIGENCE.

« Dans ce livre... où tout a été inventé par moi selon les besoins de ma démonstration. »

(*T. R.*, I, 204.)

Qu'importe aujourd'hui, pourvu qu'il serve, qu'on desserve un écrivain ! Par sa grandeur même, Proust devient l'objet, depuis plusieurs années, de sollicitations ou d'anathèmes qui déconcerteraient si l'on ne savait que le politique eut longtemps cette vertu de souiller tout ce qu'il touchait.

M. Calas réclamait naguère un bûcher pour y brûler *Le Temps perdu* : Proust lui semble aussi néfaste que Mussolini, ces deux criminels ne se pouvant distinguer que par la technique de leurs respectives malfaisances. Outre l'esthétique proustienne, que censure au nom de la raison ce passionné sectateur du surréel ; outre la morale proustienne, trop masochiste au gré de cet apprenti-sadique (pour les rendre cruels et bons révolutionnaires, M. Calas voudrait former ses fils à « l'abattoir » et au « bordel ») ; outre la sociologie proustienne, à postulats réactionnaires (paraît-il), l'auteur condamne la métaphysique de Proust, subjectivisme inconscient qui se dissout en inquiétude religieuse (1).

On pourrait s'étonner qu'il voie en Marcel Proust un péril pour l'esprit, un hypocrite introducteur aux religions. François Mauriac était plus perspicace, qui déplorait que Dieu fût « terriblement absent » de l'œuvre composée

(1) Voyez *Foyers d'Incendie*, Denoël et Steele, 1938, *passim*.

par Proust (1). C'est aussi l'opinion de M. Pierre Godmé : « Proust ignorait la Croix. Cela a nui aux plus profondes couches de son œuvre » (2). C'est l'avis de M. Massis et de maint catholique.

M. Calas a toutefois une excuse, ou plusieurs : ne serait-ce que les livres de Dandieu, de Cattai, de Jäckel (3). Galvaudant une fois de plus ce terme de « révélation » dont les critiques de l'entre-deux guerres ont fait hommage, pourvu qu'il pensât bien, au pompiériste le plus plat, voilà dix ans bientôt que M. Dandieu l'avait appliqué au « message » — comme on dit — de Marcel Proust. Après une exécution d'autant plus péremptoire que plus faiblement motivée, de tous ceux qui admiraient en Proust la maîtrise de l'intellect, il croyait définir un « mysticisme proustien » (4), à renfort de William James et de « religious experience », il démontrait — à sa curieuse guise, qui ne démontre rien — que la révélation de Proust c'était, enfin ! le bannissement des valeurs intellectuelles, et l'intrusion dans le roman des puissances viscérales ; le *Temps perdu* devenait la reconstruction d'une évidence extrarationnelle ; l'intensité des évocations affectives décrites par Proust les assimile donc à de véritables « extases mystiques » (5), etc. Après Ernst Robert Curtius, avant M. Fiser et comme celui-ci, M. Dandieu commentait la « contemplation » proustienne en chargeant ce mot de fioritures religieuses. Il reconnaissait, dans le *Temps retrouvé*, une des formes de la connaissance supranormale,

(1) *Le Roman*, L'Artisan du Livre, 1928, p. 70.

(2) *Marcel Proust ou l'isolement de l'âme*, dans *l'Hommage à Marcel Proust* édité par le Capitole, 1926, p. 138.

(3) Cf. *Marcel Proust, sa révélation psychologique*, Firmin-Didot ; *L'Amitié de Marcel Proust*, N.R.F., Cahiers Marcel Proust, 1935 ; *Bergson und Proust*, Breslau, 1934.

(4) Ce n'est pas plus ridicule que le « Charles-Louis Philippe, mystique » de M. Autin. Cf. ETIEMBLE, *Prostitución de la mística*, (*Sur*, n° 71).

(5) *Marcel Proust*, p. 64.

digne de figurer parmi les autres « moments » privilégiés du poète et du mystique (1). De la même façon, en 1934, M. Jäckel prétendait que, grâce au *Temps perdu*, et malgré l'irrégion de Proust, l'irrationnel recouvrait tous ses droits, que s'ouvrait libre enfin *la route vers la foi* (2). En deux cents pages de logomachie, M. Cattai mélange Proust, Kirkegaard, Bergson et saint Bonaventure, puis s'égaré jusqu'à prétendre que, réserve faite d'une fâcheuse déficience de la « vie purgative », Proust est le plus « mystique » des romanciers contemporains : témoin son amour « mystique et transcendant » (3) pour sa mère.

Ces tentatives ne nous surprennent plus : avec Nietzsche affublé d'une chemise hitlérienne, nous avons vu Lautréamont patronner le pseudo-mysticisme contemporain, Kierkegaard monter en fusée au faite d'une gloire utile (nous ne disons pas qu'elle soit imméritée). Toutes les grenouilles qui chez nous cherchaient un roi, et se trouvèrent un jour enrichie d'un Pétain, découvrirent donc, tout naturellement, que Proust avait maudit l'intelligence et fourni des excuses à leur propre barbarie.

C'est toutefois une étonnante naïveté que de prendre à leur mot mensonger ce groupe de religionnaires et de s'écrier, comme s'il était vrai que Proust eût préparé Laval : « Brûlez Proust avec les églises ! »

Pour peu que l'on accorde, ainsi qu'il paraît nécessaire, quelque signification aux erreurs symétriques de MM. Calas et Dandieu, Marcel Proust, dont Léon-Pierre-Quint croyait constater qu'il décourageait la jeunesse, doit pour elle enfin révéler toute sa force de séduction autour de lui, au moment où se joue l'avenir de notre intelligence.

(1) Sur ces « moments », cf. Émile DERMENGHEM, *Mesures*, 15 juillet 1938, p. 105-124.

(2) « Das Irrationale wird . . . wieder in seine Rechte eingesetzt. . . Der Weg zu Gott und zu einer neuen Gläubigkeit, selbst wenn er wie bei Proust, nicht beschränkt wird, ist wieder frei gelegt ». *Bergson und Proust*, p. 107.

(3) *L'Amitié de Proust*, p. 209.

Mais il se pourrait que M. Calas fût moins naïf que fanatique. Un certain « rationalisme », qui se prétend « marxiste », se pique d'être sectaire : quiconque ne participe point « consciemment et activement à la révolution » ne mérite pas le nom d'artiste, pouvait-on lire dans un manifeste récent signé André Breton et Diego Riviera.

Quiconque se refuse à signer l'encyclique de Breton : « Dieu est un porc », M. Calas tend à le suspecter de « mysticisme ». Comme je disais à Max Ernst mon admiration pour une toile de Siqueiros, représentant un Mexicain à visage de masque métallique, ce même Max Ernst, dont j'aime pourtant l'intelligence, me répliqua : « Il a participé à l'assassinat de Trotsky ; ce n'est pas un artiste. » (1)

A moins d'admettre, par la pétition de principe qui doit être celle de M. Calas, que celui-là est un « mystique » qui répugne à l'orthodoxie marxiste, on doit pourtant reconnaître que ni la métaphysique, ni la sociologie, ni la morale proustiennes — pour étrangères qu'elles soient aux doctrines marxistes — ne sauraient passer pour ennemies de la raison (2).

Moins dévot du chrétien Ruskin, Proust n'eût-il point trouvé grâce devant la raison, si ferme, de M. Nicolas Calas ? Et s'il n'eût point écrit pour l'abominable *Figaro*, la plus abominable *Mort des Cathédrales*, plaidoyer en faveur des églises catholiques ? Mais quand donc sa dévotion pour Ruskin empêcha-t-elle le jeune esthète français

(1) Il se peut que Max Ernst ne parlât que par ironie, et pour dénoncer une erreur fréquente alors chez les intellectuels d'extrême gauche.

(2) Si « la méthode artistique de Proust est incompatible avec l'ensemble des conceptions léninistes », c'est-à-dire stalinienne (*Littérature internationale*), les « conceptions léninistes » feraient aussi bien de changer. (Texte pris dans GUICHARD, *Sept études sur Marcel Proust*, Le Caire, Horus, 1942, p. vi.)

de relever chez son dieu, pour les condamner, les arguments irrationaux, ou simplement déraisonnables? Si la foi égare le « prophète » anglais jusqu'à l'argument puéril selon qui l'Égypte, « éducatrice de Moïse » qu'elle était et de plus « hôtesse du Christ », ne pouvait manquer de produire de la beauté, Proust relève l'excès de zèle. Sous ce qu'il croyait les menaces d'une « chambre anticléricale », Proust demanda qu'on ne désaffectât point les églises de France : il redoutait de voir « échouées », désertées, les grandes nefs des cathédrales, « géantes conques ciselées » (*P. M.*, 201). Faut-il pour autant l'accuser de « mysticisme »? Et nier la beauté de Notre-Dame ou de Saint-Servin lorsque nul déploiement d'oriflammes sulpiciens, nul étalage de plâtres bariolés n'en souille l'architecture et les vitraux? M. Calas accuserait sans doute de trahir l'intelligence celui qui de nos jours affirmerait, avec Proust, que la religion catholique « existe » encore, ou que les cathédrales constituent « la plus haute et la plus originale expression du génie de la France » (*P. M.*, 202) (1).

Il devrait pourtant savoir que le goût du beau, plus que celui de l'extase, dictait à Proust ce bel article (2).

(1) Le superlatif absolu est peut-être exagéré : Proust écrit un article de polémique.

(2) Cf. *Chroniques*, p. 166 ; ou encore, p. 168 : « non dans une pensée d'esthétique, mais par foi, et d'autant plus esthétiquement ». Et surtout, les pages 174-182, qui comparent la messe au plus beau des spectacles qu'il nous soit donné d'apprécier : « On peut dire qu'une représentation de Wagner à Bayreuth est peu de chose auprès de la célébration de la grand-messe dans la cathédrale de Chartres », p. 174 ; « cette réalisation artistique, la plus complète qui fut jamais, puisque tous les arts y collaborèrent... », p. 176 ; plus précisément encore : « que reste-t-il, devant le chœur de Beauvais, ou les statues de Reims... de *l'Aventurière* ou du *Gendre de Monsieur Poirier*? » M. John J. Spagnoli l'a bien vu : cf. *The Social Attitude of Marcel Proust*, Columbia University, Institute of French Studies, 1936, p. 160.

Et puisque, parlant de la Vierge, Proust insinue qu'elle a duré « plus que notre foi » (*P. M.*, 122-123), c'est la preuve qu'il ne confond pas la religion (c'est-à-dire le système hiérarchique et dogmatique) avec le sentiment religieux chrétien (lequel est en effet moribond).

On se demande, à vrai dire, pourquoi M. Calas, si sévère pour les églises, n'exige pas la destruction des sanctuaires de l'Inde, celle de l'Erechtéion ou du temple que les Mexicains dressaient au dieu Quetzalcoatl. Ou serait-ce que l'apprenti-sadique se sent à l'abri des prêtres indiens ou grecs? Moins violent dans sa haine des religions, Proust aussi était moins religieux; il ne rêvait pas d'un paradis terrestre.

Ne vivait-il pas dans un monde où l'homme le plus pieux, M. de Charlus, incarne l'inversion, un monde où, teints d'une « religiosité superficielle », les gens de qualité « ne flétrissaient que les scandales », un monde où l'apologie du christianisme toujours s'achève par un « colossal mariage d'argent » (*G.*, III, 41)? Comment prendre au sérieux des pratiques si vaines? Certes, un peu partout, « on continue de brûler des cierges et de consulter des médecins » (*G.*, III, 36). Et après? N'y ayant point, dans le milieu où vivait Proust, de religion véritable, comment l'auteur du *Temps perdu* écrirait-il : « Dieu... est un porc »? (1)

Non qu'il jugeât vain tous les problèmes religieux. Son âme l'inquiéta, incertain s'il en avait une. Elle fut pour lui, du moins dans les derniers volumes, lesquels tour à tour espèrent ou répudient l'immortalité, une des « questions importantes ». L'autre étant la « réalité de l'Art » (*P.*, II, 231). Mais combien faibles les raisons imaginées par lui en faveur de son hypothèse! Ici transparaît le vieux rabâchage de Cicéron, ou de Bossuet, sur les châtements et récompenses d'outre-

(1) *Le surréalisme et la peinture*, p. 25.

tombe⁽¹⁾. Comme si les communards, ou les staliniens, ne mouraient pas très bien. Ailleurs, Proust s'étonne que les hommes parviennent à se bien conduire « de sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance » (*P.*, I, 248). Là, ce sont les regrets du jaloux et de l'amant, l'espoir vulgaire en de posthumes retrouvailles qui prêtent corps à cette âme incertaine ; ainsi le regret qu'il avait d'Albertine lui fit souhaiter puis « croire possible l'immortalité de l'âme » (*A. D.*, 131). Tentation peu efficace, et qui bientôt se révéla ce qu'elle est : duperie. Albertine ? « avec son corps », oui, et tout à fait elle-même, « comme si l'éternité ressemblait à la vie » (*A. D.*, 131) ; autrement, à quoi bon ? S'il feignit une autre fois l'hypothèse de la survie, c'est que sa fantaisie concevait alors la résurrection de l'âme comme un « phénomène de mémoire » (*G.*, I, 114). Vœux dont il sentait assez exactement le ridicule pour professer que ni les spirites, ni les prêtres « n'apportent la preuve » indispensable (*P.*, I, 247). Et nous savons qu'il accepta de vivre, sans leurre paradisiaque, « la seule vie qu'il y a sans doute ». Si M. Calas suspecte encore Proust de « mysticisme », Gabriel Marcel, que ses convictions catholiques n'incitent point à dédaigner les possibles recrues, est forcé d'admettre que « l'attitude » de Proust à l'égard de l'âme immortelle devient de plus en plus « négative » (2), « à mesure que l'œuvre progresse ». Il suffit, ce semble. Quelle singulière idée de la raison, celle de M. Calas, puisqu'il en vient à confondre l'agnosticisme avec les « moments » du mystique !

(1) « Nemo unquam sine magna spe immortalitatis se pro patria offerret ad mortem », *Tusculanes*, I. XV, 32. Et *Sermon sur la mort*, 2^e point : puisqu'on accepte « pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels une mort assurée », c'est que l'âme est immortelle. Le *Bhagavat Gita* avait déjà répété ce lieu commun ; cf. II, 17-19.

(2) Je dirai même : *négatrice*.

Pas plus que sa métaphysique, la sociologie de Proust n'est entachée de fidéisme. Si, plutôt que de s'hypnotiser sur le snobisme de « Marcel », sur la bassesse (parfois) de ses lettres à la comtesse de Noailles (cette faiseuse faisandée), le lecteur s'en tient à l'examen de l'œuvre, alors il découvrira que l'agnostique avait aussi renoncé à cette forme de religion qu'est le snobisme des salonards. Le « néant » de la vie mondaine, qui l'a nommé, sinon lui, l'ancien mondain ? Pour un « Vanités, je vous veux ! », dira-t-on que Montherlant soudain s'est mué en « mystique » ? Faut-il accuser « Marcel » de détester l'intelligence parce qu'à l'étudiant de génie, que son col dur et son frac loué au « Cor de Chasse » empêchent d'écouter la pièce pour laquelle il était mûr, Proust oppose la parfaite aisance des nobles dans leurs loges, lesquels seuls « auraient eu l'esprit libre pour écouter la pièce, si, seulement, ils avaient eu de l'esprit » (*G.*, I, 49) ? N'a-t-il pas compris et dit « sur quel néant de goût véritable repose le jugement artistique des gens du monde » (*G.*, II, 130) ? N'a-t-il pas raillé l'homme du milieu Guermantes, « bon à rien, mais possédant l'esprit » de la « coterie » (*J. F.*, I, 117), ces grands seigneurs et ces « grandes dames » dont le « seul talent comme la seule occupation » consiste à « se faire pardonner d'être noble[s] » (*J. F.*, II, 131) ? Il avait « assez fréquenté les gens du monde pour savoir que ce sont eux les véritables illettrés, et non les ouvriers électriciens. A cet égard, un art, populaire par la forme, eût été destiné plutôt aux membres du Jockey qu'à ceux de la Confédération générale du travail » (*T. R.*, II, 37). Et comme il comparait un duc à un chauffeur, il écrit à M. Sert que « le chauffeur a plus de distinction » (1). Ce sont là jugements critiques et, sauf la flatterie à l'égard de la C. G. T., fort bien motivés en raison. Ce ne sont point là des actes de

(1) Cf. BIBESCO, *Au bal avec Marcel Proust*, p. 182.

foi dans la grande bourgeoisie. Mais une chose est juger équitablement les caractères, autre chose attribuer au prolétariat une valeur messianique. Si Marcel Proust admet la réalité des « classes » : « chaque classe sociale a sa pathologie », écrit-il à propos de Françoise (*P.*, I, 19) — il tient aussi que les « différences sociales, voire individuelles, se fondent à distance dans l'uniformité d'une époque » (*S. G.*, I, 115) ; bien pis, qu'une « nationalité a des traits particuliers plus forts qu'une caste » (*G.*, II, 114). Au point que le caricatural « Ponchour, Matame la marquise », du prince Faffenheim, mauvais « gag » balzacien dont Proust ne paraît pas sentir l'usure, il le compare, sans piété nobiliaire, à l'accent d'un « concierge alsacien » (1) ; pis encore, si possible, Proust n'a « jamais fait de distinction entre les classes » (*S. G.*, II, 221) ; il aurait pris indifféremment les uns et les autres pour amis. Avec une certaine préférence pour les ouvriers, et après cela pour les grands seigneurs (*S. G.*, II, 222). Charlus lui-même a « plus de sympathie pour un intelligent ouvrier que pour bien des ducs » (*G.*, III, 234). Et le jour ne paraît pas éloigné où les couturières iront enfin « dans le monde » (*P.*, I, 61-62), afin d'accomplir le vœu du narrateur.

Proust ne pense point les classes avec la simplicité qui probablement est celle de son accusateur. Tantôt on le croit proche de la vérité marxiste (quand il reconnaît que chaque « classe » a sa pathologie) et soudain le voilà perdu de nationalisme, persuadé qu'un ouvrier français est français autant qu'ouvrier (2). Ou bien il affirme qu'un « artiste ne doit servir que la vérité et ne

(1) « Je n'ai jamais connu aucun Allemand » écrit Proust. En effet.

(2) Mais dans les *Cahiers Rouges* (Section française de la quatrième internationale), Marc Loris étudie *La question nationale en Europe* ; il observe que le sentiment national est un facteur révolutionnaire dans l'Europe nazifiée et que la « revendication de

doit avoir aucun respect pour le rang» (quand ce serait celui de Membre du Parti, ou de Commissaire du Peuple). L'écrivain « doit simplement en tenir compte dans ses peintures, en tant qu'il est un principe de différenciation, comme par exemple la nationalité, la race, le milieu. Contrairement aux « thèses » que soutiennent les avocats du *réalisme* prétendu *socialiste*, lesquels ne s'attachent qu'aux prolétaires et maltraitent les habitants des beaux quartiers, « toute condition sociale a son intérêt et il peut être aussi curieux pour l'artiste de montrer les façons d'une reine, que les habitudes d'une couturière » (C., 23). Voyez l'impertinent ! estimer une reine autant qu'une ouvrière ! Ou bien il se permet de parler du « peuple » avec une condescendance qui blesse un socialiste : « M. de Charlus ne *faisait pas confiance* au peuple comme je la lui ai toujours faite » (S. G., II, 286). Et tandis qu'il suppose ainsi s'acquérir la sympathie de ceux qui comme lui méprisent la bourgeoisie, M. Calas ou d'autres constatent qu'il ne se prononce pas pour la lutte des classes ; même, qu'il se prononce contre la révolution : « Je me demandais si, nos conditions sociales se trouvant respectivement changées, du fait par exemple d'une révolution, au lieu de manœuvrer gentiment pour moi l'ascenseur, le lift, devenu bourgeois, ne m'en eût pas précipité, et s'il n'y a pas, dans certaines classes du peuple, plus de duplicité que dans le monde » (S. G., I, 306). Bien plus, les révolutions lui paraissent « injustes » (T. R., I, 92), y compris celle d'Octobre ; il trouve des excuses aux « victimes du bolchévisme », aux « grandes duchesses en haillons » ; leurs souffrances d'exilés le rendent plus indulgent à la politique réactionnaire dite du « bloc national » (T. R., I, 215). Il est vrai, et que Proust n'est nullement marxiste.

libération nationale n'a rien de commun avec la soif de revanche impérialiste». Octobre 1942, n° 1, p. 1-15. Jusqu'au trotskysme qui reconnaît l'importance et la puissance actuelle de la conscience nationale !

Autre grief « gauchiste » contre la sociologie proustienne : M. Calas lui reproche de ne s'intéresser qu'aux « témoins » d'un âge révolu, d'oublier les trusts et les industriels. Admirons d'abord qu'au nom de la révolution scientifique, on puisse accuser un écrivain de ne mettre en scène que les types sociaux qui lui sont familiers, grands seigneurs et domestiques (1). Ne devrait-on pas louer Proust, au contraire, de ce qu'il ait compris qu'avec lui agonisait toute une époque, toute une civilisation, celle à qui la guerre de 1939 devait porter le coup de grâce ? Il a peint le « déclassé » général qui caractérise la fin de l'ère bourgeoise et féodale ; il a montré le changement radical de condition qui bouleverse les rapports entre maîtres et domestiques et qui fait des domestiques une engeance « monstrueuse » plus encore que sous Louis XIV celle des courtisans (*G.*, I, 83), alliant « au culte de la noblesse », qu'elle conserve encore, « un certain esprit de révolte contre elle » (*G.*, I, 43). A mesure qu'au serviteur du modèle Françoise, cœur compliqué mais point trop différent du *cœur simple* flaubertin, et témoin, en effet, d'une époque vaguement patriarcale, se substitue le larbin de palace et de nouveaux riches : Aimé, liftier, etc., c'est un monde vraiment qui meurt. Si Marx pouvait aimer Balzac, romancier qui servait le trône et le goupillon, et s'il lui pardonnait sa doctrine en faveur de ses tableaux, M. Calas devrait à son marxisme la même intelligence du *Temps perdu*. Il n'est rien, dans la sociologie proustienne, qui puisse blesser un esprit raisonnable, ou positif.

C'est encore méconnaître Proust que de le présenter comme représentant d'une morale irrationnelle. D'abord, parce que l'éthique est merveilleusement étrangère à son

(1) Comment peut-on écrire que l'observation de Proust « is limited to the aristocracy and the higher bourgeoisie » ? Frederick C. GREEN, *French novelists from the Revolution to Proust*, Dent and Son, 1931, p. 343.

œuvre. Mauriac s'en afflige, mais le constate et l'avoue⁽¹⁾. Faut-il supposer que la vie de l'amant d'Alfred Agostinelli⁽²⁾ ne fut pas assez profondément « vicieuse » pour que le problème moral pût s'y poser avec toute sa « force d'anxiété » ? Disons plutôt que Proust est indifférent en morale, encore qu'hypocrite par convenance mondaine. Il n'y a pas là de quoi motiver un grief d'irrationalisme. Sans doute serait-il plus noble de ne pas traiter l'inversion en parenthèses réticentes, et d'appeler Albert la prétendue Albertine ? Sans doute. Il s'agit toutefois de juger une œuvre d'art et de décider si vraiment elle donne des armes aux ennemis de la raison. Soit. Mais la jalousie ? N'est-ce pas là un sentiment irrationnel et l'unique sujet de deux très longs volumes ? Que cette affreuse jalousie dont se torture le masochiste narrateur, que cette sexualité imparfaite ou honteuse trahisse vingt siècles de christianisme et deux siècles bientôt de pruderie victorienne, d'accord. Que cette jalousie passe pour déraisonnable, tant mieux. Mais déraisonnable n'est pas irrationnel. Jalousie n'est pas extase. Un marxiste des plus intelligents me disait naguère, avec une conviction qui révélait une expérience, ou quelques expériences, que la jalousie resterait un des plus graves obstacles aux progrès de la communauté socialiste pour laquelle il luttait.

On fait grief à Proust également, de concevoir les rapports humains sur un modèle mercantile : quand l'auteur avoue qu'il considère « l'obéissance » d'Albertine comme le « complément » des robes, des yachts et des mensualités que lui donne son protecteur, certains

(1) *Le roman*, p. 70.

(2) Cf. Robert VIGNERON, *Genesis of Swann* in *Partisan Review*, VIII, nov.-dec. 1941, p. 460-475; résumé d'un article paru en 1937, 15 janvier, dans la *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, et qui donne toutes les preuves d'une liaison qu'on suspectait.

crient à la bassesse (1). D'autres, à la réaction, c'est-à-dire à l'irraison. Point du tout. Le protecteur se sent alors « plus maître, c'est-à-dire plus esclave » (*P.*, I, 287). Quoiqu'il s'agisse d'un sentiment masochiste, bien plutôt que mercantile, on forcerait à peine le texte en le comparant à la dialectique hégélienne de maîtrise et servitude, à ces pages si fréquemment invoquées par les critiques marxistes (2). Dès lors on peut s'étonner que des moralistes « de gauche » fassent grief à quelqu'un d'avoir vécu cette expérience et subi cette condition de maître-esclave.

Je ne vois rien, dans tout ce que condamne M. Calas, qui l'autorise à définir un mysticisme, un irrationalisme, une religiosité proustienne. On peut employer la raison à d'autres tâches que la pratique d'un certain soi-disant « rationalisme moderne », à savoir un certain type de religion. Celui-là, et non pas le type le plus proche.

Que l'excès de son intelligence conduise Proust au pessimisme, et jusqu'à professer « l'impossibilité psychologique du bonheur » (*J.F.*, II, 36), alors que l'intelligence de Trotzky lui conseille de rejeter, comme indigne de l'ordre révolutionnaire, quiconque ne se maintient pas dans un optimisme indéfectible : il en faut sûrement conclure que les voies du politique et celles de l'artiste divergent grandement ; il en faut peut-être déduire quelque scepticisme ; il serait injuste, et inacceptable, d'en inférer que Proust fut un partisan du décervelage à la mode. Brûler Proust, avec les églises. Adolf Hitler s'en fût chargé. On regrette que M. Calas s'associe à ce partenaire.

(à suivre.)

ETIEMBLE.

(1) Pierre ABRAHAM, par exemple : *Proust*, Rieder, 1930, p. 25.

(2) Cf. *Phänomenologie des Geistes*, IV, A. On en retrouvera une bonne présentation-traduction et commentaire de A. Kojève dans *Mesures*, 15 janvier 1939, p. 107-139.

LAMES SOURDES.

L'AUBE.

*C'est l'aube! Oui c'est l'aube au visage d'émail;
Et si belle et si jeune, une nonne de cire
Est debout, ignorant qu'à travers le vitrail
Le jour veut la troubler d'un étrange sourire.*

*Mais elle se meurt de vertige et de langueur
La petite nonne, comme un lys sous les cierges,
Avec des lèvres sans couleur,
Sous des baisers tellement vierges.*

*C'est l'aube! Oui c'est l'aube au visage blafard;
Un homme, possédé d'un monstrueux courage
Se prépare à partir pour un dernier voyage;
En hâte, la nuit fuit du fond de son regard.*

*Il part! Mais où va-t-il?... C'est l'aube qui l'entraîne
Vers les gouffres béants, vers les noirs océans,
Où doucement des mains sereines
Le conduiront vers le néant.*

*C'est l'aube! Oui c'est l'aube au tranquille visage;
Durant toute la nuit, le jeune homme a veillé
Afin d'approfondir des problèmes très sages;
Maintenant il ouvre des yeux émerveillés.*

*Le ciel est plein de fleurs, et des brumes légères
Émergent en dansant des îles de cristal.
L'aube a les épaules altières
Et les yeux fous de l'idéal.*

*C'est l'aube! Oui c'est l'aube au visage gris, terne ;
 Dans des paradis verts, l'ivrogne chancelant
 Boit du miel aux lèvres des soleils d'argent ;
 Le jour glisse à peine au cœur trouble des tavernes.*

*L'ivrogne boit toujours ; des paons au bec cruel
 Le bercent sous des flots de plumes merveilleuses
 Dans des îles couleur de sel,
 Et sous des fontaines charmeuses.*

*C'est l'aube! Oui c'est l'aube au visage d'horreur ;
 Le marin est penché sur son bateau qui sombre,
 Plus rien à espérer, les flots noirs de fureur
 Portent le désespoir jusqu'à l'horizon sombre.*

*Mais le marin est beau, très calme et très puissant,
 La mort s'appesantit plus froide sur sa tête,
 La mort... Sent-il qu'elle descend?
 Étant si loin de la tempête.*

*Maintenant c'est l'aube au visage incertain.
 Mais qu'est-ce que l'aube pour le troupeau stupide
 Des gens au sourire béat, aux lèvres vides?
 Ils n'ont jamais rien su prendre au creux de leurs mains.*

*Allez-vous en! Personne ne voudra vous suivre,
 L'aube ne portera pour vous aucun désir
 Lâches qui n'avez pas su vivre
 Et qui ne saurez pas mourir.*

OMBRES.

*Ils venaient de très loin, ces pauvres misérables,
 Très loin, même je ne saurais vous dire d'où ;
 Les gens qui les voyaient passer disaient : « Hou! Hou! »
 Leur teint était de cire et leurs cheveux de sable.*

« Seigneur ! ayez pitié de nous ! » — *Avaient-ils faim ?
Pourtant ils dévoraient dans les forêts profondes
De la chair vive et des fruits verts aux pulpes rondes,
Même ils mangeaient du miel aux coupes de leurs mains.*

*Pourquoi donc priaient-ils, les lèvres si moroses,
Malgré le ciel, le printemps, malgré les roses? . . .*

*Ils s'en allaient penchés sur les chemins déserts ;
Les gens qui les voyaient disaient : « Ils n'ont pas d'âge,
Bien que le vent sauvage ait griffé leur visage,
Et que leurs yeux aient pris les ombres de la mer. »*

« Seigneur ! ayez pitié de nous ! » — *Voulaient-ils boire ?
Pourtant ils avaient bu jusqu'à faire éclater
Leur gorge, là-bas, dans les ravins hantés,
Au confluent fougueux d'immenses sources noires.*

*Mais ils priaient pourtant, trop fatigués du poids
De faux souvenirs, ou de je ne sais trop quoi.*

*Que voulez-vous, sans voix, sans gestes, sans sourire ?
Que voulez-vous, perdus dans le froid des brouillards ?
Les gens qui les croisaient, riaient de leur regard ;
Ce qu'ils voulaient, auraient-ils su jamais le dire? . . .*

« Seigneur ! ayez pitié de nous ! » — *Incassamment,
Ils répétaient ces mots étranges et faciles.*

*Ayez pitié ! de quoi? . . . Les pauvres imbéciles . . .
Dites-moi ! Croyez-vous qu'ils soient des innocents ?
Ils restaient là ; les yeux béants, les lèvres closes,
Et pourtant . . . ils devaient vouloir quelque chose.*

Danielle RAFFRAY.

OBÉLISQUES.

I. — L'OBÉLISQUE DE PARIS.

On pouvait lire dernièrement dans un article intitulé : « Voulez-vous faire un tour dans Paris », quelques lignes au sujet de l'obélisque de la Place de la Concorde. Dans cet article l'auteur laisse percer des regrets concernant cette aiguille de granit pour laquelle pourtant la plus belle place du monde semble avoir été conçue. On pourrait même dire que l'obélisque a été assimilé par Paris et que pour l'un comme pour l'autre l'honneur est grand d'une telle harmonie . . . Soyons sans crainte, l'obélisque de Louxor n'est pas un étranger en sa somptueuse place. Il bénéficie d'abord de sa solitude qui lui vaut l'unanimité des regards et de l'admiration. Le cadre, ensuite, est digne de lui ; il est peut-être plus en valeur que son frère de Louxor qu'étouffent des maisons. Ce frère, délaissé comme un parent pauvre, n'est au bord du Nil qu'un obélisque de plus . . . Aucune vénération spéciale ne l'entoure plus : il est chez lui et peut-être rêve-t-il parfois à son aîné voyageur et glorieux.

Il faut pourtant laisser à l'histoire ce qui appartient à l'histoire, point n'est besoin d'épiloguer sur l'exilé ni

de regretter tant pour lui le soleil de l'Égypte. Quels sont d'ailleurs les détails de cette histoire? En 1829, le ministre de la Marine de Charles X écrivait au Roi en ces termes : « Sire, Paris malgré ses palais et ses places publiques n'a pas encore atteint le degré de splendeur auquel est parvenu Rome... On n'y voit aucun de ces obélisques transportés d'Égypte en Europe..... » Louis XVIII y avait déjà pensé. Le roi se décida donc et envoya le baron Taylor pour négocier avec le pacha Mohammed Ali. Mais alors que l'ambition française se limitait à l'un des deux monolithes d'Alexandrie connus sous le nom d'Aiguilles de Cléopâtre, Champollion le Jeune suggéra de demander plutôt l'obélisque de Louxor autrement plus intéressant. Après des échanges de paroles et de lettres, le pacha Mohammed Ali, pressenti à la fois par M. Salt, consul d'Angleterre et par M. Mimaut, consul de France, attribua généreusement à la France les deux obélisques de Louxor réservant celui de Karnak au délégué de Grande-Bretagne (qui se contenta d'ailleurs par la suite de celui d'Alexandrie). Le Souverain égyptien accordait de bonne grâce les présents ainsi « suggérés » ; il supposait avec juste raison que ces dons joueraient le rôle d'excellents ambassadeurs égyptiens en terre européenne.

Le pacha Mohammed Ali affirma d'ailleurs à Le Bas, ingénieur chargé du délicat transport : « Je m'intéresse à votre tentative comme si elle était exécutée en mon nom et pour ma gloire. Les ordres les plus formels sont déjà donnés pour que rien de ce qui peut contribuer à l'accomplissement de cette œuvre gigantesque ne vous soit refusé. »

Appolinaire Le Bas affronta avec succès le transport de l'énorme bloc qui pesait deux cent vingt-neuf mille kilogs et mesurait vingt-deux mètres quatre-vingt-quatre de hauteur. Le bateau construit à cet effet s'appelait *Le Louxor*, commandé par le Lieutenant de Vaisseau de Verninac. A Louxor, l'équipage de cent quarante

hommes établit son camp dans l'enceinte même du temple ; mais une effroyable épidémie de choléra s'abatit sur l'Égypte ; une vingtaine d'hommes périrent alors que commençaient les travaux en vue d'établir la route allant du temple au bateau.

En peu de temps, grâce à une admirable technique, la pierre fut couchée à terre ; on la sépara ainsi de sa base, restée à Louxor, et dont deux des faces représentent deux rangées de cynocéphales, divinités secondaires acclamant le soleil à son lever ; mais il fallut un mois d'efforts pour son transport jusqu'à la rive du Nil. Après avoir scié l'avant du *Louxor*, les marins présentèrent leur bateau échoué en face du monolithe. Deux heures après l'un servait de berceau à l'autre, et de Verninac arrosa d'un généreux champagne le succès de l'ingénieur. On attendit six mois l'inondation annuelle pour remettre à l'eau le navire qui quitta enfin la Haute Égypte chargé de son précieux fardeau. Le 22 septembre 1832, de Verninac mouilla son bateau entre Guizeh et Rodah au Caire. Ce fut un énorme succès ; il y eut tant de visiteurs pendant cette courte escale qu'un bateau transportant quelques dames coula : les marins du *Louxor* eurent la gloire inattendue de les rescaper. Enfin l'expédition poursuivit son voyage faisant voile pour Rosette. Après bien des aventures elle rejoignit le *Sphinx* ; bâtiment à vapeur, qui devait remorquer le *Louxor* du Nil au Havre : « Puisse l'obélisque de Thèbes arriver heureusement à Paris et servir éternellement de lien entre ces deux villes », ce fut l'aimable adieu du pacha Mohammed Ali... A Paris, il fallut trois ans pour construire une base monumentale destinée à supporter le monolithe ; et ce n'est qu'en 1836, le 25 octobre, que Louis-Philippe assista à l'érection de l'obélisque devant 200.000 personnes enthousiasmées. L'ingénieur Le Bas conduisit l'opération avec le même calme et un égal succès. Il fut comblé d'honneurs et écrivit le récit de ses aventures heureusement terminées.

II. — GENÈSE D'UN OBÉLISQUE.

Qui « inventa » l'obélisque ? Nul ne le sait encore. L'Ancien Empire les connaissait certainement car on en trouve mention dans l'Histoire : Pline nous dit que Pepi I^{er} (2.800 av. J.-C.) éleva un obélisque à Héliopolis en l'honneur du Dieu Toum qu'on y adorait. Mais le plus ancien obélisque existant remonte à 1938 av. J.-C. ; c'est aussi à Héliopolis que Sesostris I^{er}, second Roi de la XII^e dynastie, l'éleva pour célébrer son jubilé ; d'un beau granit rouge, il mesure 22 mètres.

L'érection d'un obélisque était un fait capital dans une existence. La Reine Hatshepsut, fille de Touthmès I^{er}, femme de Touthmès II et collaboratrice de Touthmès III, raconte dans les hiéroglyphes de celui de ces deux obélisques encore debout dans le ciel de Karnak comment elle en prit la décision. C'était à l'occasion du 16^e anniversaire de son règne. Après une sorte de cantique d'adoration et soumission à Amon, elle confesse les motifs divins qui l'invitèrent à exécuter cette grande œuvre : « J'étais assise dans mon palais et je pensais à mon créateur ; mon cœur conçut le désir de lui faire deux obélisques en or dont la pointe se mêlerait au ciel, pilier vénérable érigé entre les deux grands pylônes du Roi Touthmès I^{er}... Et vous qui dans de longues années verrez ces monuments, qui parlerez de ce que j'ai fait, vous direz : « Nous ne savons pas, non nous ne savons pas comment on a fait pour façonner une montagne tout en or comme si c'était une affaire banale. »

Hatshepsut explique ensuite comment elle dépêcha son homme de confiance Senmût, architecte de Deïr-el-Bahari, pour chercher dans la carrière de granit d'Assouan les deux blocs les plus parfaits et les amener à Thèbes sur bateau ; ce qu'il fit en sept mois, extraordinaire célérité pour un si considérable travail : l'obélisque, toujours

debout, mesure 32 mètres et pèse 323 tonnes. C'est le plus grand en place en Égypte; celui du Latran le dépasse en hauteur de 2 m. 50 environ et pèse 455 tonnes. Senmût se rendit donc à Assouan où il choisit avec une extrême circonspection le plus pur granit rose. Le bloc devait être sans défaut... Par quels procédés s'en assura-t-il? Nul ne le sait mais ce dont nous sommes certains c'est qu'effectivement ces obélisques étaient purs : si l'on en frappe une extrémité, le son se propage jusqu'à l'autre, cristallin; on peut en faire facilement l'expérience sur un fragment du second obélisque d'Hatshepsut, couché non loin du Lac Sacré de Karnak.

Le bloc étant choisi, les équarisseurs pratiquaient tout autour du rectangle dessiné selon la pyramide projetée une tranchée de 0 m. 75 de largeur et d'une profondeur égale au côté de la pyramide; l'opération s'effectuait soit avec des maillets en dolérite, soit avec des pieux de bois enfoncés de proche en proche et qu'on faisait éclater en les mouillant... Cette dernière théorie expliquerait les dents à intervalles réguliers que l'on voit encore en maints endroits de la carrière et d'où précisément les blocs furent extraits. On « coupait » ensuite l'obélisque au moyen de « stone balls », boules de pierres qui usaient, minaient le dernier côté comme la mer sape le rocher, détachant ainsi peu à peu le colosse. Dans la carrière d'Assouan, on peut voir avec stupéfaction un énorme obélisque de 45 mètres qui eût été le plus grand monolithe érigé. Il ne le fut pas, non à cause des difficultés techniques mais parce qu'un défaut dans le granit entraîna son abandon volontaire, nous dit M. James Baikie. Le bloc enfin détaché, on le posait, probablement à l'aide de leviers, sur des rondins et on l'acheminait sur le plan incliné encore visible jusqu'aux bateaux spécialement aménagés. Celui qui transporta d'Assouan à Thèbes les obélisques de granit rouge de Touthmès I^{er} fut construit pour la circonstance par Ineni et qualifié d'« auguste »; il mesurait 63 mètres de longueur et 21 de

largueur ce qui permit de transporter en même temps les obélisques bout à bout. Or l'un d'eux avait 29 m. 50 de long et l'autre à peu près autant, on pense alors à la taille des navires destinés à transporter quelques années plus tard les obélisques de Hatshepsut et à celui, probablement préparé à l'avance pour recevoir le fameux bloc abandonné en cours d'extraction.

En ce qui concerne le transport des obélisques de la Reine Hatshepsut nous trouvons d'intéressants détails dans l'étude de Naville, travail fait d'après les fameux bas-reliefs de Deïr-el-Bahari de Thèbes. En particulier le sycomore avait été utilisé dans la construction du bateau.

L'expédition nécessita la levée en masse d'hommes, civils et militaires, qui devaient apporter leur aide et exécuter une parade à l'arrivée. Il est d'ailleurs question de réjouissances et de joies plusieurs fois dans le texte : le succès du voyage est un réel triomphe pour la reine qui préside. Un certain officier du nom d'Anna, fort bien en cour auprès de Hatshepsut raconte comment il fut chargé de transporter les obélisques de Touthmès. S'aidant de ces récits et après avoir longuement étudié les reliefs de Deïr-el-Bahari, Naville décrit ainsi le voyage de l'énorme barge chargée à ras bord de ces fardeaux précieux arrimés à l'aide de fortes cordes. Trois groupes de neuf petits bateaux que nous appellerions des remorqueurs unissaient leurs efforts qu'aidait un peu la crue dont c'était la saison ; les hommes ramaient à l'encontre du courant pour compenser la vitesse acquise due au poids énorme ; un bateau-pilote détaché des autres effectuait des sondages et donnait des ordres. Enfin, derrière la barge trois bateaux battant pavillon royal représentaient la partie religieuse de l'expédition. Dans l'un se trouvait le trône vide de la Reine surmonté d'un éventail ; un autre était destiné aux prêtres qui brûlaient l'encens et sacrifiaient au dieu le pain blanc rituel : « Grâces soient rendues à Amon qui permit à l'expédition une complète réussite. Le débarquement se fit en paix

à Thèbes la toute puissante, le ciel est en fête, l'Égypte en réjouissances» nous disent les inscriptions de Deïr-el-Bahari...

Mais ce débarquement ne dut pas être simple. La théorie de M. Engelbach, spécialiste en la question, peut ainsi se résumer : On présentait la base de l'obélisque face à la berge et on la mettait en une position d'équilibre telle qu'il suffisait d'abaisser son centre de gravité en faisant écouler le sable sur lequel il reposait pour que l'obélisque atteigne progressivement son soc ; celui-ci attendait dans une sorte d'« entonnoir » et tout était calculé pour que la rainure béante qui s'offrait reçût exactement l'arête de base de l'obélisque.

Le monolithe enfin en place, on l'achevait, c'est-à-dire qu'on le polissait et le sculptait. On recouvrait ensuite d'électrum le « pyramidion » (sommet) de l'obélisque. « J'ai donné pour les dorer, dit la Reine Hatshepsut, de l'or mesuré au boisseau comme si c'était des sacs de grains... » L'électrum, à vrai dire, n'est pas de l'or pur mais un alliage, probablement naturel dans ce cas, d'or et d'argent. Non loin de Thèbes, à Rodésia au sud d'Edfou, on trouve encore des mines d'électrum certainement pharaoniques. Parfois comme c'est le cas pour l'obélisque de Toutmès III, actuellement au Latran de Rome, les travaux furent suspendus sans que nous en connaissions la raison ; c'est Toutmès IV qui fit graver et ériger enfin la pierre abandonnée quelque part au sud de Karnak pendant trente-cinq ans. On y peut lire d'intéressants détails sur le culte apporté à ces colosses : on leur consacrait pain et bière, on brûlait de l'encens en leur honneur, leur offrant de l'or comme au Dieu solaire lui-même.

On s'est parfois demandé si les obélisques étaient toujours érigés par paire ; cela semblait probable *a priori* ; mais on peut lire sur l'obélisque du Latran : « Il fut de première nécessité d'élever un simple obélisque en Thèbes ». Ceci fait partie de l'inscription supplémentaire

due à Toutchmès IV, peut-on en conclure qu'exceptionnellement il n'en fut retiré qu'un seul de la carrière? Par ailleurs M. Van de Walle raconte dans une très vivante étude que « le temple de Karnak s'enorgueillissait anciennement de sept aiguilles au moins ». Espérons que d'intéressantes découvertes à venir nous éclaireront sur cette question comme sur bien d'autres au sujet des obélisques. Pour dire vrai, l'égyptologie manque encore de précisions sur l'exacte désignation des obélisques et sur leur signification mystique. Notons en passant que l'étymologie grecque du mot obélisque est la même que celle « obole » et signifie « une tige métallique » mais que l'un est le diminutif de l'autre. Il est curieux que le nom grec seulement soit parvenu jusqu'à nous. Les Ptolémées s'y intéressaient évidemment beaucoup puisqu'ils transportèrent en Basse Égypte plusieurs des aiguilles de Thèbes. Plus tard, Auguste, puis Caligula enfin Constantin en firent venir à Rome.

III. — LES OBÉLISQUES DANS LE MONDE.

Si nous faisons maintenant, comme dit Renan, un tour d'horizon « d'obélisque en obélisque », nous constatons que Londres, Constantinople et New-York (dans Central Park) possèdent chacune un beau spécimen de monolithe ; celui de Londres est connu sous le nom d'« aiguille de Cléopâtre » ; il se dresse sur le quai de la Tamise et fut donné à l'Angleterre par le pacha Mohammed Ali au début du XIX^e siècle. Quant à l'Italie, osera-t-on avouer que l'on compte à Rome neuf obélisques (d'aucun disent 14 si l'on comprend ceux de moins de 6 mètres), tandis que l'Égypte au cœur de laquelle ils ont été taillés n'en a plus que 5 dont le très petit obélisque de Seti II. N'oublions pas celui d'Arles en France qui est surmonté d'un globe de bronze.

L'obélisque de Paris est maintenant inséparable de notre capitale qui l'a depuis plus d'un siècle adopté avec tout le symbolisme qu'il représente : si les Anciens pour compléter mieux encore l'idée que représentait pour eux l'obélisque appliquaient sur son sommet des feuilles d'or destinées à capter les rayons du soleil pour les répandre parmi les vivants, l'amour des Parisiens pour leur obélisque l'entoure pareillement aux yeux du monde d'un revêtement magnifique et que l'usure des temps n'altérera jamais.

À Louxor, l'obélisque ne règne que sur un monde peuplé de morts ; son frère de Paris prolonge en plein cœur de la France sa mission protectrice et génératrice de lumière et de gloire. Si son éclat a pu pâlir pendant quatre années, il luit de nouveau et rayonnera sur le monde, suivant l'idée voulue par le Pharaon qui l'engendra.

Vidiane KOECHLIN-SCHWARTZ.

IMPRESSIONS DE VENISE.

LES PIGEONS DE SAINT-MARC.

Ce soir, lorsque la nuit commença à tomber, j'ai contemplé le coucher des pigeons de Saint-Marc. Quelle merveille que d'avoir la Cathédrale de Saint-Marc comme lieu de sommeil !

Leur excitation était grande pour trouver le coin voulu de la Cathédrale mystique, pour y passer leur nuit vénitienne.

Et il leur était difficile de se fixer.

Se posant un instant sur l'épaule d'un Saint, ils s'envolaient bientôt sous l'aile dorée d'un ange, sur laquelle un dernier rayonnement du soleil, éblouissait leurs yeux...

Ils essayaient une à une les frises encadrant les mosaïques lumineuses.

Ils montaient dans les coupoles pour s'unir aux contes byzantins, et être bercés par eux.

Et certains, ayant voltigé toute une journée parmi les humains, et sentant certes leurs âmes vides et chagrines, allaient, pour se consoler des hommes, dormir sous l'apaisante lumière des deux lanternes, qui, depuis des siècles, s'allument chaque soir à la mémoire du jeune garçon boulanger, martyrisé par méprise.

Et quelques-uns, devenus pigeons fous, allaient passer la nuit entière, accroupis et sans sommeil, sur les dos

des quatre chevaux en bronze lisse, cuits de soleil et frémissants de vie, sentant ainsi une petite étincelle de volupté à travers leur plumage bleu.

Mais enfin, parmi eux, quelques pigeons pleins de sagesse, à force d'avoir vécu toutes les amertumes de la vie, choisissaient d'être les humbles pigeons portiers de ce tabernacle de rêve, et descendant sur terre, se résignaient à veiller la nuit entière, devant ses grandes portes en fer sculpté.

LES CHATS.

Comme chaque soir, je veillais pour entendre la marangona annoncer minuit, de la tour de Saint-Marc.

A l'instant, par la porte ouverte de mon balcon, un chat triste et douloureux entra dans ma chambre.

Maintenant il est assis devant moi, réfugié en lui-même et faisant un retour dans son passé.

Les chats de Venise... Qu'ils sont étranges ! Avec de larges mâchoires, des joues creuses, des yeux inquiets, et de longs corps onduleux.

Un grand et secret silence pèse sur eux. Ils courent dans les rues étroites comme des esprits hantés, frottant leurs échines sensibles contre les vieux murs, et la couleur de leur fourrure se confond avec le gris des pierres.

Ou encore, on les voit assis immobiles derrière de hautes fenêtres aux cages de fer sombres, les fronts soucieux et une fureur accumulée au fond des yeux.

Quelquefois, ils s'assemblent dans des squares ensoleillés, où, groupés sur les pierres entourant un vieux puits, ils ont l'air, dans leurs fourrures, d'antiques citoyens de Venise, assemblés là pour un conseil important.

Mais ils se séparent bientôt et chacun s'en va de son côté, plein de mécontentement, traînant après lui sur le

sol une queue lamentable ; puis disparaît derrière les murs . . .

Dans la nuit, on entend, rompant le lourd silence de l'ancienne cité, les miaulements prolongés, humains et implacables, des chats de Venise.

Ce chat, las et anxieux, qui tout à l'heure entra dans ma chambre, au même instant que les cloches de minuit, et qui, assis devant moi, me regarde fixement et refuse obstinément ma main caressante, est peut-être l'esprit d'une ancienne belle, qui a vécu et qui est morte dans cette même chambre. Comme elle est triste avec ses grands yeux verts, enfoncés et fixes . . .

Je n'ose plus avancer ma main pour une caresse.

Je me rappellerai toujours la douleur de ses yeux, chaque fois que me reviendra le souvenir des cloches de Venise annonçant minuit.

MIDI.

C'est l'heure du midi sur la place Saint-Marc, pleine de pigeons, de soleil, de drapeaux, de châles et de peuple.

Les cloches du Campanile vibrent avec frénésie, se heurtant de canal en canal, de palais en palais, d'église en église, se répercutant tout en s'amplifiant.

Les pigeons de Saint-Marc sont occupés à picorer tranquillement et joyeusement le grain qui leur est jeté si généreusement de toutes parts.

Mais il faut être là pour les voir, lorsque le canon de Santa-Maggiore qui tonne à grand fracas chaque jour à midi les effraie, et qu'un vol folâtre se lève soudain vers le ciel, avec une symphonie d'ailes palpitantes, et couvre de son ombre épaisse le mouvement et le cortège coloré du peuple, sur l'antique place, scintillante de soleil . . .

CRÉPUSCULE.

Des bords du Lido je contemple la Lagune et Venise.

Le soleil, ce soir, s'en va comme une âme intime et chaude, et me dit : « Demain matin, ma fille, nous nous retrouverons sur les sables dorés de l'Adriatique. Et je ferai briller son antique verdure d'un tel éclat, que toi, de joie, tu cacheras ta tête entre tes bras. »

Ce soir ainsi, il s'en va, avec la douceur des forts, laissant une rougeur douce dans la Lagune.

C'est le moment où les amoureux de Venise baissent la voix, pour se taire bientôt. Où les cloches de toutes les églises sonnent avec leur sonorité spéciale des soirs. Où la rangée de hauts pins de San Lazzaro voile d'un mystère inaccoutumé le vieux couvent arménien. Où les coupoles de Saint-Marc se changent en une énigme byzantine. Où dans toutes les eaux de Venise on peut trouver les couleurs de tous les rêves...

Les lumières de Venise se sont allumées ; les chants vont commencer. Ceci est un rêve dans un rêve...

Un grand navire, ses voiles multicolores tendues au vent comme de grandes ailes, une lanterne verte tout au sommet de son haut mât, a pris le chemin des hautes mers.

Mon regard sur les coupoles de Venise, brouillées de brume, j'aurais tant voulu m'en aller sur ce grand navire, fendant les eaux lumineuses de la Lagune, assise sous le haut mât, sur le sommet duquel, veille en se balançant la grande lanterne verte...

SOIRS DE VENISE.

De ma chambre j'écoute les cloches de Saint-Marc, qui sonnent tout près de moi. Comme leur musique est douce et apaisante !

De ma terrasse sur le vieux toit, le soleil s'est retiré, et les roses rouges qui y fleurissent ont pris une quiétude toute vénitienne.

Lorsque je baisse la tête, je vois l'étroit canal sur lequel passent furtivement des gondoles.

Sur la place, on chante dans l'église blottie à l'ombre d'un haut mur. Sa modeste petite cloche a aussi sonné longuement et l'église s'est remplie de fidèles jusqu'au seuil. D'entre les rideaux rouges de sa haute et étroite porte sculptée, les lumières des bougies illuminent les larges pierres grises de l'ancienne place.

Enveloppées de châles noirs, des femmes vénitiennes ont porté là leurs prières infinies, qui sont aussi anciennes et aussi durables que Venise sur ses pierres plongeant dans l'eau et l'airain de ses cloches sonnantes dans le ciel.

Venise me pénètre d'un grand espoir, car elle est l'incarnation de la beauté qui dure. Créée par la volonté des hommes, malgré les forces destructives, elle s'est éternisée au cours des siècles, comme une belle réalité.

La nuit, le ciel de Venise est d'un bleu sombre. Aux bords des canaux les vieilles gondoles amarrées côte à côte toutes pénétrées des grandes douleurs accumulées par la vieille cité, et qui leur ont été léguées, se balancent et se lamentent en un rythme qui leur est spécial. Et leur lanterne qui se reflète dans l'eau semble une petite larme lumineuse.

Quiconque saura comprendre et écouter les grandes douleurs secrètes des vieilles gondoles de Venise, ne sera pas seul, dans ses longues nuits silencieuses...

PAREILLE A L'EAU...

Lorsqu'à Venise on voit dans ses rues étroites, grouiller le peuple qui marche, en se suivant, et se serrant, monter et descendre sans cesse ses innombrables ponts, d'une démarche un peu penchée et indécise, propre aux hallucinés, on se rend compte que la certitude de la stabilité demeure chimérique en eux...

Où vont-ils?... Où qu'ils aillent ils se heurtent aux eaux stagnantes des canaux, et au labyrinthe de ses étroites allées.

Ils sont partout sur l'eau, et dans l'eau...

Comment se fier à l'eau qui coule et glisse, si instable et si inconstante...

Ainsi ce peuple, vivant aux bords des canaux, dont les eaux sont sombres par les pierres noires qui s'y reflètent, a pris la pâleur et l'âme indécise et implorante de ceux qui vivent entourés d'ombres, et qui ne voient partout que l'eau qui incessamment coule...

Manig BERBERIAN.

ADORACION.

DEUXIÈME PARTIE.

CLAIRE.

(SUITE.)

VI

La semaine avant Pâques, une nuit, le vent tomba. Et aussitôt avait monté, dans la nuit enfin apaisée, la respiration du village. Au fond de leur sommeil, les mille bruits familiers revenaient à leurs oreilles, à leurs cerveaux meurtris, nets et doux, à travers le grand silence. A nouveau des fils ténus renouaient hommes, bêtes et choses. Ce que le grand vent avait éparpillé, isolé, dans ses remous enveloppants et rageurs, se reformait dans cet apaisement. Les correspondances se rétablissaient, fidèles. On revenait à l'humain.

Au matin, quand ils ouvrirent leur porte sur le jour commençant, les habitants de Sainte-Marie entrèrent dans ce calme avec respect. D'en avoir fini avec cette douleur atroce et obstinée, une douceur nouvelle emplissait leurs yeux. Une semblable douceur, presque irréaliste montait des platanes immobiles devant les maisons, de la garrigue dont l'épaule s'arrondissait au-dessus des toits. Le chant des moineaux, dans les arbres, avait repris son importance ancienne... On se parlait de loin pour le plaisir de s'entendre. Mais c'est un besoin

impérieux de silence que réclamait la convalescence de la terre et des hommes.

Les cloches de Pâques carillonnèrent dans un ciel qu'on aurait cru vide. Le soleil pouvait enfin se poser sur les murs, s'y étendre, s'y attarder comme un lézard, chauffer déjà un peu. A sa chaleur, des robes plus voyantes fleurirent la sortie de l'église.

Tout le long du Daly, les mains frêles des feuilles nouvelles s'ouvraient au bout des branches pour cueillir un peu de l'azur apaisé. Il fallut une semaine pour que pointât, le long des lignes d'eau, la frondaison nouvelle. Chaque jour, le vert tendre apportait une douceur diffuse aux pentes rouges des garrigues, aux gris plombés des combes.

Mais ce n'était pas encore une éclosion. On aurait dit que la terre se réservait. Ses puissances avaient besoin d'un autre levain, que le ciel ne se décidait pas à offrir. Que la bouche des nuages plaquât ses lèvres humides aux milles fissures du sol, que s'échangeât le baiser fécondant, et les levains fuseraient au bout des branches, on verrait l'herbe pousser partout, les croupes les plus galeuses verdier d'une moussure tendre, les plantes se lever unanimes vers le soleil.

Jusqu'à Pâques, les feuilles nouvelles n'en finirent pas de couvrir les broutilles sèches. Les haies montraient encore cette gale de l'hiver faite de l'enchevêtrement sec des branches. On aurait dit les feuilles poussées à force d'honnête vouloir.

La bénédiction du ciel arriva. Pendant trois jours, la campagne se féconda, muette, derrière le rideau tenu de la pluie. C'était une pluie fine, continue, sans vent et sans froid. Sous les portes cochères, on buvait cette humidité si longtemps différée ; mais on savait que la terre, elle, resterait sur sa soif, on supputait la pénétration de l'eau. A force de souhaits, il semblait qu'on prolongeât l'averse fécondante.

Elle s'arrêta un beau matin. Après quoi le printemps

éclata en fanfare. Les bouquets blancs et roses constellèrent les jardins. Sainte-Marie, quelques jours, vécut dans leur ronde parfumée. Mais les fleurs ne tinrent pas. Cette blancheur, avec la promesse des fruits, neigea sur le sol et, aussitôt, les boules des arbres se gonflèrent d'une toison verte, par-dessus les murs, les branches jetaient des arceaux touffus, ployant jusque sur les chemins au bord desquels les buissons éclataient de toutes leurs sèves, chaque jour plus envahissants, jusqu'à ce que fussent supprimés les sentiers et que, seule, dans la campagne, subsistât la route nationale fraîchement lavée. Sous les taillis, l'ombre devint d'un vert doré et, au-dessus des buissons, l'air immobile était jaune des pollens voyageurs. Jusqu'au centre du village, l'odeur sucrée pénétrait. Une douceur pareille amollissait les cœurs, faisait plus indulgentes les mains, ouvrait dans les yeux une espérance infinie.....

.....

Ce lundi de Pentecôte, Nane, au long des rues calmes, sentait la douceur de l'air et, dans le ciel, au-dessus des toits, il lui semblait percevoir la beauté de l'azur. En elle un peu de printemps venait de soulever un coin de ciel bleu et une joie violente de débrider son angoisse. Elle déboucha sur la placette, boulotte et trottinante sur ses jambes courtes, le tablier gonflé de provisions comme Lucien rangeait le vélo contre la façade. En passant :

— Rentre déjeuner, fit-elle.

L'émotion lui serrait la gorge tandis qu'elle disposait, sur la table, le déjeuner. Mais la première joie qui la gonflait depuis des mois balaya la pudeur qu'elle avait à parler, à son fils, de ces choses.

— Adoracion est enceinte, jeta-t-elle, triomphante.

Il lui semblait avoir attendu des mois, ce jour. Un instant, elle ne s'était pas arrêtée (malgré son bon cœur) à la crucifixion de l'innocente. Ce serait pour plus tard... D'un bond, son émotion avait fait, du malheur d'une autre, de la joie, sa joie. Et c'était au moment même où,

désespérant de Lucien, elle commençait à désespérer d'elle-même, où elle crevait dans son silence et dans son orgueil, qu'on lui offrait cette revanche ! Elle se sentait émerger d'une nuit profonde où la tenait un poing de fer. Elle allait pouvoir enfin parler, certaine, maintenant, qu'on lui parlerait sans détour. Et insidieusement, en marge de sa conscience si propre, le mensonge fleurissait en possibilités innombrables comme, au bout des branches, les bourgeons avaient gonflé des promesses de fleurs et de fruits. Sans vouloir accabler délibérément l'innocente, pour réhabiliter son fils, elle inventerait l'attrait pervers de cette bouche triste et de ce corps pesant et mûr, et, qui sait, ce pas fait, sèmerait le doute sur une innocence, peut-être, à l'endroit de la chair pour le moins, simulée. Consciente tout de même du mensonge, de penser qu'elle allait le tirer de là, lui faisait remuer toutes les possibilités et, contre elle, au-dessus de son vouloir, elles déployaient leurs ailes d'espérance. Mêler le plus possible de monde à ce doute ferait, dans la quiétude des mères, naître la peur. Elle se sentait déjà soulagée, sa peine coulant dans toutes les directions et s'y fondant comme d'innombrables ruisselets dans le sable. Elle la déposerait un peu partout, sa peine, la ferait partager sans qu'elle semblât même l'offrir. Qu'elle avait hâte de voir, sur les figures de toutes ces femmes qui, depuis des mois, l'évitaient, le doute mordre l'assurance, marquer l'œil et suspendre la langue... C'était, pour elle aussi, le printemps ! Oh ! elle s'était bien assurée, auprès de la Thérèse, que ce bruit qu'on lui avait rapporté était bien fondé. Il n'y avait place pour le moindre doute. On ne se trompe pas, dans les villages, sur une grossesse de trois mois.

Lucien allait reconquérir, ce jour-là, son bonheur. Aussi vit-il, aussitôt, dans ce que lui annonçait sa mère, le côté fâcheux. A la joie de Nane, il ne répondit que par un étonnement contrarié :

— Quoi?... une suite à l'histoire?... Un acte

nouveau?... alors que ça commençait à passer... Je n'ai rien à y gagner... ni personne non plus d'ailleurs... On ne remue pas les excréments qu'ils ne sentent davantage...

Elle n'était pas de son avis. Comment ne voyait-il pas tout le parti qu'il y avait à tirer de cette grossesse providentielle?... Chaque jour, Nane sentait bien que Lucien lui échappait un peu plus. Elle ne pouvait s'empêcher de regretter qu'elle lui eût fait si complètement confiance, qu'elle l'eût cru si semblable à elle-même. L'interprétation qu'elle se faisait de ses gestes, de ses sorties, de ses paroles, de son humeur ne la jetait-elle que sur de fausses pistes? Se cachait-il d'elle? Et que cherchait-il? Avait-il tellement changé qu'ils ne pussent plus se comprendre? Elle se rappela, avec douleur, le temps si proche où, avant même qu'elle parlât, il avançait ses désirs, où, mieux que dans le réseau toujours lâche des paroles, leurs pensées s'épousaient dans le silence... Pouvait-elle imaginer que, maintenant, il se jugeât? A force de tourner dans le cercle étroit de son égoïsme, les yeux à terre, la tête complaisamment courbée sous la réprobation unanime qu'il jugeait injuste, Lucien avait un jour levé un regard délivré, ayant acquis la sérénité des résignés. Alors, au fond de sa conscience, une voix avait dit :

— Complaisance que tout cela! Te voilà, à tes yeux, réhabilité à force de complaisance, à force de faux amour-propre, à force d'égoïsme. La belle affaire et la facile tâche! Crois-tu, vraiment, valoir mieux qu'eux? Et de quel droit t'arroges-tu le privilège de tenir la balance et de juger? Quelle justice as-tu apportée, toi, dans tes actes? As-tu pensé, hors de ton intérêt, à tes victimes?

Sous l'excuse de tâches urgentes, pressantes, la voix s'était, provisoirement, tue. Mais le remords était là, dans son cœur, vivant, attendant son heure...

La mère et le fils ne se parlaient toujours pas... Nane, sur un coin du potager, versait de l'eau bouillante dans

le filtre. Le bruit de l'eau, tombant goutte à goutte dans la cafetière, semblait compter le silence.

Lucien se leva. Il prit la main de sa mère (c'était, de sa vie, la première fois qu'il faisait un tel geste, la main, déformée à force de travail, et gonflée, lui était la preuve palpable de tous les sacrifices que, pour lui, s'était imposée cette femme).

Doux, mais ferme, il lâcha son secret :

— Mère, je monte, tout à l'heure, à Saint-Antoine pour y raconter Claire. Désormais, rien de ce qu'on dira ou fera ne pourra plus nous séparer...

Il attendit un long moment que, la surprise passée, dans les yeux de Nane qui maintenant le fixaient, montât un reproche. Il l'accepta.

— Si je n'ai rien dit, je t'en demande pardon... Il nous faut la discrétion la plus grande... Plus rien n'importe que notre bonheur... et il ne dépend que de nous deux... Heureux si le malheur, dont j'ai accablé les autres, me permet encore d'en sortir. N'ajoutons pas, nous, à ce malheur...

Il fit un pas vers la porte, souleva le rideau, partit, laissant Nane au milieu de la cuisine. Elle l'entendit, au dehors, prendre son vélo... A sa joie violente se superposait un contentement amer, bien discret, mais plus digne. C'était encore lui qui avait raison. Et, en un instant, dans son cœur, elle capitula...

Maintenant, vers Saint-Pierre il montait, appuyant, de toute la force de ses mollets, aux pédales. De Sainte-Marie, l'ascension se faisait par de courtes rampes auxquelles succédaient des plats où il reposait l'effort de la rude montée.

Mai avait posé, le long des pentes des garrigues, sur leurs schistes ingrats, les bandes vert-jaune des vignes nouvelles. Le printemps était à sa fin. Pas un ravin qui ne fût comblé. De l'hiver, rien ne subsistait si ce n'est, au fond de l'horizon, ce triangle blanc à la cime du Canigou.

A mesure qu'il montait, le paysage devenait, à chaque

tournant, plus sévère. La vallée se resserrait et, sur les croupes au pied desquelles paressait la route, la terre noire alternait avec la roche bleutée. Il fendait l'air, s'élevant vers le haut pays où l'atmosphère sentait toujours un peu plus le ciel. Des autos qui montaient lui jetaient, au passage, des bouffées de cris encourageants. Ce lundi de Pentecôte, tout le bas-pays affluait au pèlerinage de Saint-Antoine, qui en auto, qui à bicyclette, qui en train. Autour de lui, à mesure qu'il s'élevait, c'était des Corbières plus dénudées et plus pauvres, tout en schistes bleutés et striés, dont la couleur et la forme faisaient penser au dos de monstrueuses chevesnes. Au nord et à l'ouest, deux verticales coupures, nettes et étroites, où s'insérait un filet de ciel bleu, comme dans ces aquarelles où, à une place vide, naturellement, la peinture a coulé. Au nord, c'était le couloir des gorges de Saint-Antoine où le Daly prend sa source et d'où gicle, l'hiver, la tramontane.

Ce n'était pas la première fois qu'il montait à Saint-Antoine. Les années passées, sur cette même route, il imaginait Saint-Pierre (d'où, par un chemin vicinal, on accède aux gorges), depuis l'aube en rumeur. Des groupes se formaient devant la porte du mécanicien pour le louage des automobiles. C'était ceux que le repas inquiétait et qui montaient à l'ermitage pour faire ripaille dans la fraîcheur glacée des pierres. Pour les jeunes, le repas ne comptait guère, pas plus que le pittoresque : les gorges de Saint-Antoine et ces paysans catalans c'était tout comme, des deux côtés, même solidité et même sécheresse et jusqu'aux tons de chairs qui étaient identiques. Mais les jeunes rêvaient de cette fête depuis des mois. Elle représentait, pour les filles, une évasion. Toute leur joie naïve tenait dans ce changement de décor. Peut-être aussi dans le désir d'un vœu que saint Antoine réaliserait si, agenouillées dans la cour de la chapelle, sous la fraîcheur bruissante du platane, on le formulait en tirant la corde de la vieille cloche trois fois.

Il montait toujours dans le paysage à chaque tournant plus sévère. Sa joie s'exaltait à cette sévérité et il souhaitait, à ce moment, il ne savait quelle complicité des éléments au-dessus des gorges pour que leur rencontre eût lieu dans l'exceptionnel. Cependant, pouvait-il rêver, pour ce revoir, paysage plus dépouillé? Il les voyait, les gorges et leur solitude grandiose posée comme une grande bouche usée et muette au nord de ce pays ingrat. Il en voyait la verticale coupure tombant du ciel jusqu'au gouffre obscur au fond duquel luisait, mince et glacée, la rivière. Et sur les parois lavées par la pluie, éclatées par le gel, où nul pied humain ne pouvait tenir, la route que les hommes avaient construite, serpentant là-haut, presque au sommet, et, au flanc de la muraille de pierre, la grotte obscure où, dans le silence, saint Antoine conversait avec son cochon... Il allait, d'un cœur dépouillé et confiant, vers ce dépouillement et cette nudité.

Il dépassa Saint-Pierre où, déjà, le soleil, enjambant les toits, dévorait la moitié des rues. L'heure tardive fit qu'il ne rencontra personne dans la montée. Puis, brusquement, après la route où le soleil grésillait, le dernier tournant découvrit les gorges...

Lucien tressaillit, écarta les branches : dans la fenêtre ogivale, agenouillée pour une prière, Claire s'encadrait. Leurs patenôtres expédiées, les autres avaient quitté la grotte obscure. En bandes rieuses, par des chemins de chèvres, ils remontaient là-haut, vers la route au bord de laquelle les premiers feux, pour le repas, s'allumaient au milieu d'échancrures rondes creusées à même la roche afin que pussent tourner les voitures. Sous le prétexte d'orner l'autel abandonné où, dans des vases bleus, elle arrangeait du feuillage, Claire, non sans mal, avait obtenu qu'on la laissât seule. Maintenant, au-dessus de l'ermitage, fusaient, comme des oiseaux, des rires jeunes. Tant était grande sa soif, que Lucien n'eut pas conscience d'une vilénie en surprenant Claire. Il écarta davantage les branches, pencha vers ce visage son âme assoiffée.

Son regard à elle ne pouvait le voir, aboli par la prière commençante. Il but à ce regard la ferveur qui allait à Dieu. Mais, à l'éclat des yeux, il devinait le sens de la prière. Ce n'était pas, levée vers le ciel, une résignation née d'une peine sans espoir, ni le regard d'humilité des âmes prostrées sur leur faiblesse. Il n'y avait, dans ces yeux brillants, aucune crainte, mais l'assurance tranquille d'être comprise et aidée, un remerciement de toute l'âme.

Dans le silence des gorges, venus du fond du monde, la cloche égrena trois coups qui réveillèrent dans les brandes accrochées aux rochers, les hiboux dormants.

De la route vinrent des rires.

Puis le silence...

Il sortit de sa cachette, émergea comme une apparition. Pour Claire, ce fut comme si son rêve se matérialisait. Elle se leva. Ils n'eurent aucune hésitation. Ils allèrent l'un vers l'autre, le regard clair, les jambes seules un peu infidèles. Les bras à lui ouvrirent le port où abriter l'esquif longtemps ballotté. Elle n'eut pas un cri, pas une plainte. Mais, lorsqu'elle leva la tête de sur sa poitrine, ses yeux délivrés brillaient silencieusement à travers les larmes. Ils n'avaient aucun désir, aucun reproche à se faire. Il leur suffisait, comme autrefois, de se sentir ensemble pour revivre.

Ils ne se parlaient pas. Leurs pensées se touchaient mieux dans le silence. Lucien la tenait dans ses bras forts. Ils restèrent longtemps étroitement serrés, le regard fixé sur la roche sévère...

— Mon père ne pardonnera pas, dit-elle.

Désormais, devant eux, la route était libre. Ils prendraient, dans leurs mains fermes, leur destinée.

— Nous partirons. J'irai voir M. Bastide. Il m'aidera à trouver un poste... n'importe où. J'accepterai le premier qui se présentera... Nous pouvons compter sur sa discrétion. D'ailleurs, il ne me fera pas de questions... Il faudra nous méfier bien plus de notre impatience.

Devant l'impossibilité de se voir dans le village et ne

voulant intéresser personne à leur « enlèvement », ils décidèrent de donner le change. Peut-être, la méfiance que leur secret n'éclatât à la suite d'une involontaire imprudence leur dicta-t-elle de prudentes précautions.

— Chaque jour, entre une heure et une heure et demie, sur la place, appuyé à la bascule communale... Il me suffira de te voir passer, de loin... J'ai peur que tu n'aies à compter bien des jours avant le départ... Mais, ce jour-là, qu'il pleuve ou qu'il vente, dussé-je m'y traîner, tu me verras contre le platane, au milieu de la place... En attendant, prépare-toi... Ce sera pour le train de cinq heures.

Aucune joie ne se lisait sur leur visage. Ils savaient, tous deux, qu'ils ne venaient pas de prononcer des paroles d'enfants.

TROISIÈME PARTIE.

LE CORSE.

« C'est notre servitude et misère de ne pouvoir peindre sans mensonge que les passions. »

François MAURIAC (*Le Mal*).

I

Décidément, le ciel ne voulait rien savoir de leur misère. A peine si le printemps avait poussé toutes ses feuilles que juin s'embrasait tout d'un coup. Et, déjà, les routes prenaient cette blancheur calcinée de plein été : les haies poudrées grisailaient au long des chemins ; les midis brûlants contrariaient, en l'exaspérant, l'ardeur nouvelle. Ce n'était qu'au matin que l'air gardait sa densité fraîche. Vite, à mesure que montait le soleil, l'air se consumait à ras de terre, se raréfiait autour des plantes au-dessus des toits. Et le village, et la campagne prenaient une netteté hallucinante où, sur le ciel presque blanc à force de pureté, s'inscrivaient, jusqu'à la souffrance, la ligne des arbres, l'arête vive des maisons, la courbe des collines.

Sur le devant des portes, le soleil tombé, un peu de fraîcheur venue avec le crépuscule, on discutait ferme :

— Avec un printemps sans fleurs, un été sans fruits...
Passe encore pour les jardins, mais les vignes ?

Car les croissances d'abord retardées, puis les accomplissements hâtifs fatiguaient le travail des plantes. De cette bousculade insensée dans des privations continues, les vignes pâtissaient. Leur floraison discrète était passée presque inaperçue aux yeux les plus attentifs. Et, les fleurs vite escamotées, les grappes s'allongeaient démesurément, le long desquelles de rares grains s'essaimaient. Il ne pleuvait toujours pas.

— Nègre, cette année il n'y aura même pas de vin pour la buvette, si ça va de ce train...

Assis devant la porte, sur le seuil, le Nègre attendait le souper. Il s'anima comme sous un outrage. Mais cela dura peu : la récolte, c'était si loin...

A cette appréhension générale, le Nègre prenait peu de part. Depuis longtemps, rien ne pouvait plus engager son cœur. Dans le vin sa misère trouvait une consolation, une douce euphorie intérieure, un abêtissement égal et continu. Dès le matin, il entrait sans effort dans cette ivresse légère, plus nécessaire que le pain. A la deuxième rasade, d'un revers de main, il essuyait sa bouche rasée, posait le verre sur la barrique perdue dans l'ombre aigrette du réduit. Il avait son compte. Son regard se fixait, placide au fond de ses orbites sombres ; ses pommettes rouges marbraient sa pâleur d'Espagnol. Il allait, la tête haute et le port satisfait, à son travail. Pour lui le temps se dissolvait dans une monotonie heureuse le long de laquelle le jour inscrivait des événements qui ne l'intéressaient plus.

Il n'était vraiment dangereux qu'à jeun. Il fallait, pour cela, qu'on fût au seuil des vendanges, à cette époque où le vin vieux s'épuise dans les caves, où il faut attendre le vin nouveau de l'année. Alors, comme une bête traquée, il vendait sa force, prêt à donner n'importe quel coup de main, travaillant à toute heure, ne prenant de repos qu'à contre-cœur, pourvu qu'on le payât en vin... Mais, quand le joint était fait, alors, pour quelques semaines, c'était la fête. Peu à peu, satisfait, il redevenait

doux. Adoracion le voyait arriver pour le repas. Sitôt la bonne saison, son premier soin était de retirer, du puits béant dans un coin de la cave, les bouteilles qu'au matin il y avait mises. Il les remontait, une à une, au bout de leur corde, avec précaution, leur laissant, de son bras tendu à l'horizontale, le champ pour qu'elles ne se cognassent pas aux parois du puits. Il n'avait pas besoin de lumière pour ce travail. Au bout de ses lignes, la pêche miraculeuse montait, glacée et clignotante de rubis, que le contact de l'air couvrait de buée.

Il mangeait comme un oiseau. Adoracion, assise sur la plaque de l'âtre, mangeait dans une posture incommode. De plus en plus, des gestes remplaçaient les paroles. Il n'était, pour se comprendre, point besoin de ce vain bavardage où se dilue et s'imprécise tout vouloir. Chaque jour, la réalisation de leurs besoins, toujours les mêmes, s'accomplissait avec une économie plus grande de paroles.

Cependant, depuis un mois, il changeait. Une violence nouvelle s'éveillait en lui que son ivresse n'arrivait pas à abattre. Dans les caves, jusqu'au petit jour, avec les quatre ou cinq souïards que comptait Sainte-Marie, il passait des nuits à vider des chopines — noyé dans l'alcool et dans des conversations saugrenues où il prenait peu de part, dont, au matin, il ne lui restait que le souvenir visuel de bouches parleuses — jusqu'à l'anéantissement. Une rage tendait ses nerfs que, même ces souïeries à mort, n'arrivassent pas à vaincre cette flamme.

Car il ne redoutait rien tant que sa lucidité. Elle réapparaissait telle l'herbe folle, toujours déracinée, toujours obstinée à renaître. Cependant, l'alcool, qu'il aimait maintenant comme une habitude, avait dégradé, doucement, la conscience de ses malheurs.

— Qu'il fasse un malheur ! Un mauvais coup au Lucien de la Nane ! Si j'étais à la place du jeune homme, je lui enverrais barrique sur barrique... et j'aurais la paix...

Un autre, moins convaincu, sortait des preuves.

— Et le 31 août, l'année dernière, si on ne l'avait

pas retenu?... Et à la Cave, pendant les vendanges?...

Mais ceux qui le connaissaient bien ne s'y trompaient pas. C'était toujours aux approches des vendanges, au moment où sa poche et ses barriques étaient vides, qu'arrivaient, avec les orages d'été, ses dangereuses colères. Et, comme pour les orages d'été, deux heures après, c'était le calme. Ce n'étaient pas quelques apéritifs, que les cafetiers de Sainte-Marie lui donnaient à crédit et qu'ils baptisaient avec art, qui pouvaient lui faire perdre l'âme. C'était un dur, on le savait.

On aurait étonné bien du monde, si l'on avait seulement insinué qu'il souffrait. Son mysticisme traînait avec dégoût la sombre fatalité d'une faute que rien ne pouvait racheter. Avec la certitude d'être abandonné de Dieu (il conservait encore la sensation presque physique de Sa présence lorsqu'enfant il s'agenouillait dans l'église de son village natal), une autre certitude était venue : qu'il n'y avait rien à attendre des hommes, ni secours ni compréhension, si ce n'est, à son égard, une curiosité de pur amusement ou une compassion facile, tout en paroles. Et, cependant, il se sentait fort, capable de se faire rendre justice. Et c'est justement pour ne point en arriver là, où sa nature le portait avec une violence qui faillit plusieurs fois lui briser le cerveau et les nerfs, qu'il avait capitulé, et, dans le vin, avait trouvé son maître ! Un maître dont il vénérât la souveraine protection et qu'il cherchait, comme un malade le remède ; un maître qui l'avait sauvé de mille tentations, et, l'an dernier, de se ruer sur Lucien et de l'écraser comme un pou. Deux fois seulement il s'était trouvé en défaut et, retenu chez lui, devant la barrique vide, il avait manqué de crier de douleur.

Depuis quelques mois la déchéance était rapide. Il se sentait vieilli et si calme qu'il arrivait à passer des semaines sans qu'une pensée l'incommodât. Adoracion même (sans pour cela qu'il fit preuve de moins de douceur à son égard,) n'était plus le vivant reproche de jadis. Allait-il enfin connaître la sérénité ?

Et voilà que, tout à coup, était apparue cette grosse. Un instant de lucidité la lui avait présentée, surgie, non plus fautive dont on se contente de vous rebattre les oreilles mais, pour qu'enfin on y croie, dont on vous lance à la figure l'irréfutable preuve. Une rage l'empoignait comme un chien la proie entre deux mâchoires refermées, dans une prise définitive. Si la faute était patente, le fautif était inconnu. De ne pas savoir sur qui porter sa colère avivait singulièrement son désir de voir clair. Mais il était trop tard. Les embryons de raisonnements qu'il entreprenait s'étiolaient dans les filaments morts de sa logique. Ou bien ils le conduisaient, avec une narquoise gratuité, vers des personnages comme le maire ou le curé ; plus souvent, devant le magma de la population mâle de Sainte-Marie qu'un tremblement de terre aurait détruite, les hommes pêle-mêle défigurés, à peine reconnaissables, rassemblés dans un lieu public comme la place. . . Dans son pauvre cerveau figé, serré comme un bloc d'acier, une flamme creusait douloureusement, courte et dure, comme celle d'un chalumeau. Invariablement, son besoin de libération le conduisait dans le réduit sombre où trônait la barrique. Après quoi on pouvait lui dire :

— Tords-lui le cou, Nègre. Ou bien, mieux : châtre-le et nous pendrons le tout au platane du milieu, sur la place, un dimanche. . .

Mais on disait qu'à jeun il n'aurait pas fallu lui désigner, avec un semblant de vérité, un tel ou un tel pour qu'il se détendît, subitement, comme une bête sauvage ; on ne doutait pas que, d'un bond, il fût allé jusqu'au crime.

Les jours passaient, et les allusions qu'on faisait en sa présence étaient ou anodines ou si précises qu'elles portaient, éclatante, la preuve de leur gratuité. Bientôt, devant sa figure sombre, à mesure qu'on devinait que le vin baissait dans les barriques, même les gens du quartier jugeaient plus prudent de se taire. . . Cependant

on ne se faisait pas faute d'en parler un peu partout. C'était surtout affaire de femmes, cette grossesse ! Chaque mère, dans le secret, avait interrogé son garçon, interprétant, jusqu'à l'absurde et l'agacement, les mille gestes illogiques d'une jeunesse qui, depuis longtemps, n'avait plus de comptes à rendre. Ce regain passionnait depuis un mois Sainte-Marie... On s'étonnait que la Nane, aux doléances qu'on lui faisait, pourtant si compréhensives pour le malheur injuste qui l'avait accablée, ne répondît que par des paroles banales. Et on lui en voulait doublement...

Ce soir-là, comme à l'habitude, le Nègre, entre deux rangées de gens qui prenaient le frais devant leur porte, descendit vers la place. Sur son passage, tout le monde n'y allait pas du « Hep ! » traditionnel. A force d'en parler autour des tables, la jeunesse avait pris peur. De crainte que le Nègre prît leur salut pour une mauvaise plaisanterie ou une blessante allusion (sait-on jamais avec les ivrognes !), ils préféraient se tenir cois. Et jusqu'aux hommes mûrs qui mesuraient leurs paroles. Les femmes avaient catéché leurs hommes et, si elles s'étaient attiré de fières réponses que seules dictait un courage qu'elles osaient sous-estimer, elles pouvaient constater que leurs recommandations avaient porté.

La place, les soirs d'été, est pleine d'hommes qui, avant de s'attacher au café, se groupent suivant des parentages ou des amitiés. On y parle vignes, terre, vin. De quoi d'autre parler à Sainte-Marie au moment des gros travaux ?

Le Nègre, au débouché de la rue, tomba sur Faustin, hilare, au milieu d'un groupe.

— Si chacun avait la « descente » à ta mesure, j'en connais beaucoup qui ne travailleraient que pour la boisson.

— Allons, allons, vous n'allez pas lui reprocher huit malheureux litres de vin par jour !

— Bah ! Bah ! faisait l'ivrogne en se dandinant sur

ses jambes molles. Est-ce que je reproche, moi à ma jument, ce qu'elle mange ou ce qu'elle boit ?

Mais ces vigneron n'avaient pas le cœur à badiner longtemps. Le souci de la récolte qui venait mal les ramenait aux mêmes supputations, aux mêmes évaluations cent fois reprises.

Faustin prit le bras du Nègre. A l'oreille :

— Allons voir si, dans la cave, le vin a ranci depuis hier.

Le Nègre n'attendait que ça. Depuis huit jours, la dernière barrique, au fond du réduit obscur, commençait à sonner creux. Et, avec l'index replié, il tambourinait sur son ventre à chaque fois qu'il y allait boire.

Arrivé à sa porte, Faustin leva le rideau de sac, entra dans la cuisine. Il prit à un clou, planté dans la paroi intérieure d'un vieux buffet à encoignure, la clef de la cave. La mère, occupée à la vaisselle, tourna la tête. Sa bonne figure, on aurait dit fine et pâle à force de douceur, s'encadrait dans un foulard noir. Faustin mit sous son bras un pain de six livres et, sur l'étagère, en haut de l'armoire, il attrapait une vessie de graisse de porc.

Devant l'importance de la prise, la mère glapit.

Alors, de sa voix grasse et traînante :

— Silence la mère . . . je n'emporte pas tout . . . Il en restera . . . bonne mère . . . et puis j'ai un invité ce soir . . . et ça se soigne . . .

Il s'approcha de sa mère aux yeux tristes, soupira deux ou trois fois « Allons, allons ! » Il eut vers son dos rond un geste qui semblait de tendresse mais qu'il n'acheva pas, dit bonsoir et sortit. Les yeux tristes suivirent l'enfant bonasse et prisonnier.

Dans les rues où s'épaississait le crépuscule, sous les lampes électriques, les gens qui prenaient le frais les voyant venir de loin :

— Ho ! Faustin . . . ce n'est pas encore le matin . . . tu te trompes d'heure . . . Et où allez-vous donc comme ça ?

Il prenait son temps pour répondre, attendait qu'ils

fussent tous deux dans la pleine lumière, se plantait sur ses jambes molles, puis :

— Et à la dînette, voyons . . . moi et le Nègre . . . et au bord du ruisseau . . . j'en emporte la clef . . .

Il la montrait, énorme dans sa main droite ouverte. Dans sa main gauche, à bout de bras, il tenait la vessie luisante comme un globe de porcelaine.

Le Nègre, lui, restait silencieux.

A la cave, dont la porte ouvrait sur les champs, il fallut découvrir, dans un enfoncement du mur, la bougie que le Nègre fixa au goulot d'une bouteille. Puis, assis sur le rebord de la fosse d'écoulement, de part et d'autre de la barrique, se faisant face, avec à la main la moque d'un litre que l'on ne prenait que pour les grandes occasions, la cérémonie rituelle commença.

Faustin buvait. Mais il mangeait et parlait. Comme il faisait tout d'un geste lent et sûr, il tenait tête à ces différentes besognes, coupant le pain, étalant la graisse, racontant des histoires, remplissant des calices et en vidant. De temps en temps, il sortait de sa poche un mouchoir large comme un drapeau, s'essuyait gauchement, avec des gestes maladroits d'enfant, les babines et les mains, roulait une cigarette. Le tabac tombait de ses mains, le papier collait à ses lèvres épaisses et gluantes, la cigarette, mal roulée, se répandait sur son menton.

Alors, il passait la blague au Nègre.

— Essaie, toi . . .

Le Nègre essayait . . . Mais il ne se déridait toujours pas. Loin dans l'esprit de Faustin qu'à sa libéralité dût répondre, de la part du Nègre, une gentillesse ! . . . Mais enfin ! . . . Il se souvint qu'il avait des ennuis . . . Alors il en raconta une de bonne :

— Et tu ne me demandes même pas où j'ai laissé l'Entonneur ? Ça ! . . . tu ne t'en occupes guère des amis ! Voilà qu'il est malade, étendu tout blanc comme un Christ. Ce matin, en passant, j'ai laissé Marquise (la jument) à la porte et je suis monté le voir. « Voilà le

docteur» que j'ai dit à sa femme. « Oui, qu'elle m'a répondu, drôle de médicaments que tu fais ingurgiter à mon homme. Des mélanges à le tuer. » Quand je suis revenu de la chambre où l'Entonneur, sur son lit, semblait faire le mort, elle m'a enguirlandé comme si je tenais la moque à son mari pour le forcer à boire. « Voistu, que j'ai répondu, l'Entonneur se sera trompé... Ce n'est qu'une question de moque... c'est qu'il aime le rancio dans les grandes et le claret dans les petites... » « Ce n'est pas le moment de rire, qu'elle m'a fait, le docteur est monté hier. Il tient une fièvre « intérieure » qu'il faut absolument qui sorte... Sans ça, qu'il m'a dit, ton homme claque. Ce ne serait pas pour m'arranger, car s'il ne pouvait emporter le vin... il me laisserait aussi les quatre gosses... Depuis vingt-quatre heures que je lui administre des bouteilles et des bouteilles, que je lui tire le sang par en haut, par en bas ; rien ne sort. Il reste froid comme le marbre... Pas une goutte de sueur au bout d'un poil... »

Faustin se verse la sixième rasade, l'avale, la bouche fendue comme un Samouraï prêt à la bataille. Le liquide dégouline le long de ses moustaches tombantes. Il oublie, un instant, ce qu'il racontait, se fourvoie, retrouve le fil.

— « Et bien, que je lui ai répondu, je suis venu exprès... pour ça. Je connais le remède... le bon qui le fera suer... tellement que l'armoire ne contient pas assez de chemises pour le changer. » Elle m'a regardé d'un œil comme celui de Marquise quand je vais lui donner à manger. « Et oui... C'est très simple : Descends à la cave, prends le pic le plus lourd et le plus aiguisé... et, délicatement, pose-le sur le lit, à ses pieds. Puis, réveille l'Entonneur, soulève-le, mets-lui deux oreillers au dos... et montre-lui l'instrument... » J'étais déjà dans l'escalier que je lui disais encore : Et s'il ne sue pas je... »

Il ne trouvait pas le mot. Il hésita un moment. Puis :

— je me pends... je me pends...

Il riait à s'en décrocher les mâchoires, à s'en faire éclater le ventre. Subitement, la bougie, à bout de souffle, grésilla, lança deux étincelles et, lentement, mourut. Un carré bleu de lune s'étendit de la porte au pied de la barrique. Faustin, avant que s'éteignît la bougie, avait déjà rempli les moques.

C'est alors qu'il comprit que le Nègre n'avait pas ri. Il but encore et, subitement, se sentit ému. Il attrapa le bras du Nègre qui soulevait la huitième moque, le força à se détendre. Le liquide, chahuté, se répandit sur leurs genoux.

Faustin répétait :

— Je me pends... tu comprends... je me pends... je suis pendu...

Le Nègre partit d'un rire de fou que l'écho de la nuit répercuta au-dessus des champs immobiles.

— A la bonne heure, à la bonne heure, exultait Faustin hilare... Je savais, depuis toujours, que nous serions des frères... comme il n'y en a plus... des frères... plus que des frères... des beaux-frères...

Le Nègre s'était arrêté de rire. Aucun sens ne lui parvenait plus, depuis longtemps, au bout des paroles de Faustin. Il se sentait délivré, léger comme une plume et, à la place de la tête, une allégresse pleine de fantaisie. Il ouvrit le robinet de la barrique, remplit la moque jusqu'au bord, plaça sa main à plat sur l'épaule de Faustin, lui versa sur le crâne le liquide sacré.

— Frères nous étions... frères nous sommes et... frères nous serons... et beaux-frères... et tout... et tout...

Tout en rattrapant, avec sa langue et ses lèvres, le liquide qui dégoulinait, Faustin, immobile, répondait :

— Tu vois si nous sommes des frères... Je la prends, je lui donne mes vignes... et Marquise... Tu te rends compte, Marquise! Adoracion est marquise... et ensuite duchesse... elle devient duchesse... Mais... oh... mais non!... je ne prends pas le Corse. De putain

qu'elle était, elle... devient duchesse... Le Corse, je n'en veux pas... c'est son maquereau... je n'en veux pas...

— Bien sûr, répétait en riant le Nègre, ...et même une sacrée putain... et... lui, un sacré maquereau...

— Très sacrée... et l'autre, le Corse, ...un maquereau... qui se cache partout... dans les garrigues... derrière les murs... je l'ai vu... cachotier de prendre ma Marquise rien que pour lui... sans le dire à personne... même à son frère... même au beau-frère... de son frère... non, je n'en veux pas...

Cela continua ainsi, jusqu'à ce que tournât la cave, si fort, si rapidement autour d'eux, en un cercle qui allait se retrécissant, que leur présence se réduisit, dans leur esprit, à un fil si ténu, si roulé, si fin étiré qu'il se rompit et que les deux corps, dans la conque où continuait à couler le vin, s'écroulèrent, anéantis.

Le Nègre rêvait que les cylindres d'un fouloir le poursuivaient dans une campagne nue, avec le désir vorace de l'aplatir entre leurs lèvres rentrantes. Parfois il poussait un rauque soupir...

Faustin rêvait qu'il apportait à la mère des vessies pleines de graisse de porc. Il en sortait de toutes ses poches, il en sortait toujours et les alignait sur la table. Et les yeux tristes de sa mère s'éclairaient à la lumière de toute cette blancheur...

Matinale, l'aube d'été entra par la porte de la cave restée ouverte, apportant, avec la clarté du jour, le rayon qui s'insinue jusqu'au fond des âmes les plus noires et les plus simples.

II

Une clarté étrange veillait, immobile, aux fentes de la croisée. Le Corse approcha le réveil de ses yeux ; il était près de trois heures. Il avait peu dormi et sa tête lourde semblait prise à la glu d'un rêve informe qu'il venait de faire. À cause de ce rêve qui ne voulait pas le quitter, à cause aussi de la lourdeur de son sommeil qui l'avait enfoui si bas, il lui semblait revenir d'un pays lointain et si étrange qu'il mit du temps à percevoir les pas de la rue, le glissement du vent dans l'air.

Depuis un moment, il cherchait à faire un mouvement où prit part sa volonté. Mais ses bras et ses jambes travaillaient sans qu'il en eût conscience. Il se trouva habillé et aussi endormi. Alors, il se secoua comme un chien, racla sa gorge, cracha dans le pot de chambre et put articuler :

— Quelle chaleur !

Comme il était près de la fenêtre, il l'ouvrit.

Il se trouva devant l'orage. Il n'en fut pas surpris. C'était comme cela depuis une semaine. L'orage grondait à tous les horizons puis, brusquement, vers les cinq heures, la marinade fléchissait ; la ronde plombée des nuages s'éboulait des montagnes vers les garrigues, des garrigues vers la mer comme une carrière qui s'effondre, poussés par une faible tramontane. Mais, à force de répéter le même jeu, il faudrait bien qu'une après-midi ce maudit vent ne vînt pas, au dernier moment, éparpiller leurs espoirs. Car, tous les jours, mordait plus fort le soleil sur les terres écartelées, béantes de milliers de fissures, où le dard enflammé, d'heure en heure, puisait plus profond. Mais, aussi, chaque après-midi plus étouffante ramenait un espoir plus mûr.

Le Corse finit de s'habiller en hâte, descendit vers le Daly où, sur le pont, les paysans inquiets déplaient leur

dos, tendaient vers l'horizon, d'un geste lent, leur main.

Il n'y avait, devant leurs yeux, que la courbe des collines proches. Au-dessus et plus loin, vers la haute montagne, une plaque noire, un fond uni pour photographe. L'habituel horizon disparu, il pesait sur l'âme une appréhension inquiète. Les feuilles des platanes de la promenade tournaient à droite, à gauche, nerveusement, d'un mouvement troublé. Et l'inquiétude parlait à ce mécanique et étrange murmure des feuilles. De la mer, le vent marin arrivait toujours, enfonçant sur la montagne l'étope grise des nuages. Quoiqu'il fût à peine trois heures, il faisait sombre ; mais une lumière, faite, aurait-on dit, de toute la chaleur épandue depuis un mois sur le pays, orangeait vaguement la place, les rues, les intérieurs. Et cette couleur brûlante, tombée partout, rendait plus insupportable la chaleur qui, dehors, semblait s'épandre en poussière fine. La vraie poussière, elle, arrivait de la route nationale. On la voyait border la rivière d'une frisure blanche, se précipiter dans la montée de l'Étang pour, en haut, s'épanouir en gerbe comme une grande vague au-dessus d'un môle. Les garriques prenaient des airs déconfits, maussades.

Un vieux, l'œil attentif péniblement tenu en haut de l'orbite, déclara :

— Le marin flanche, ça crèvera avant que ne rentre la tramontane. . .

Depuis un moment, comme une fumée montant d'un feu qui prend, se détachaient de l'horizon de lourds nuages massifs. Presque aussitôt, un cordon bickford zig-zagua ; le tonnerre ébranla la nue. On n'avait pas cru la bataille si proche. Les premières gouttes fouettèrent le feuillage, éclaboussant la poussière. Enfin, sonna sur les toits la fanfare tant attendue.

Derrière la porte de la cuisine, l'œil à la vitre, le Corse, revenu en toute hâte, regardait la pluie.

Après les premières gouttes, lourdes et chaudes, la pluie s'épandait en rideau, naviguant de-ci de-là, dans

le ciel. On ne voyait plus rien. Ceux qui étaient sur le devant des portes à arranger les paillassons pour empêcher l'eau de rentrer durent abandonner ce travail. Parfois, quelqu'un, les épaules et la tête couvertes d'un sac, se hasardait à sortir pour placer une comporte sous une canalisation... C'était la fête des gouttières. Elles se parlaient dans un bruit de fer battu, assourdissant, et dégorgeaient, au pied des maisons, leurs immondices. Les toits faisaient leur toilette. Les rues aussi. Déjà on voyait, sur les parties en pente, des plaques dégarnies de terre, roses, couleur de chair lavée. Derrière les vitres des maisons on se faisait signe. On regardait le ciel. La pluie, bien établie, continuait.

Le Corse, semblait-il, gardait collé à son œil l'appréhension que, d'un coup, tout cesse avec la première traînée luisante et le premier coin bleu dans le ciel. Il avait les yeux fixés sur le coq du clocher à cause de la tramontane.

Mais il ne pensait pas à la pluie.

Il ne pensait à rien. Parfois il se secouait, furieux de se croire empêtré dans un reste de sommeil, faisait effort pour imaginer la pluie sur les garrigues.

D'autres, sur les portes des caves, comme lui muets, éprouvaient pour le feuillage mourant et le sol craquelé des tendresses de mère. Sur les garrigues où les pierres prenaient des teintes bleutées, au pied des oliviers gris, dans les vignes, l'eau devait couler, froide et grasse, faire un bassin bulleux au pied des souches, écumer sous l'écorce argentée. Et chacun voyait le travail accompli. On supputait, dans les cuisines assombries où l'on étouffait, la profondeur de pénétration de l'eau.

Au fond de lui-même, le Corse se sentait mécontent et comme malheureux. Ce lui était une gêne bizarre, ce mécontentement qui s'imposait à lui avec tant d'insistance. Il se défendait et se leurrerait en se disant que c'était à cause du temps et de cet orage. Mais il n'allait pas plus loin pour découvrir, avec évidence, que ce n'était pas vrai. Cependant, il s'effrayait que ce fût juste aujourd'hui.

d'hui qu'il en vînt à repasser, dans sa mémoire, toute sa vie. Qu'avait-il à regarder en arrière? Il avait beau fixer son attention sur l'eau qui coulait le long des façades, imaginer un coin précis de vigne, rien n'y faisait : son attention lui fuyait comme anguille des mains et se mélaient à ces images d'autres images qu'il croyait mortes. Ne pouvant arrêter leur flot singulier et désordonné, il en fixa quelques-unes.

Il lui répugnait de revenir jamais en arrière. Au long de sa route, la conscience légère, le mal et le bien sommairement différenciés, il allait toujours de l'avant, occupé du seul plaisir de vivre. Et il vivait. Il ne faisait qu'un avec l'âpreté des garrigues qu'il parcourait, chaque jour, pour son plaisir. On le voyait partout dans les Aspres et, d'abord, on s'en étonna. On le crut braconnier, chapardeur. On ne comprenait pas qu'après une dure journée de travail il fît, pour rentrer, de grands détours dans les bruyères sauvages, dans les ajoncs épineux d'où il revenait couvert d'accrocs, les espadrilles éculées. La Philippine se fâcha que ce ne fût pas pour poser des collets où pour cueillir, au fond des Aspres, les châtaignes qu'on abandonnait ou, en été, les arbouses sentant la résine. Lui avait besoin du contact sauvage des monts nus et solitaires, des ravins vivants de mille bruits. Il lui arrivait de rester des heures à guetter, jusqu'à la nuit, couché à même la terre, la vie à son commencement : fécondation des plantes, travail silencieux des sèves infinies, rapt forcenés sous les pierres et dans les ronces, viols impitoyables, toute cette joie continue et puissante des bêtes et des plantes par laquelle, loin des hommes, dans le silence et sous le ciel, sans complication, se perpétuait la vie. Parfois, comblé et las, il s'endormait sous l'ombre menue d'un chêne-nain. Son corps d'homme maigre tout en muscles, éprouvait, jusqu'à la jouissance, la dureté de la terre, la fraîcheur des schistes, l'acérité des pierres menues qui rentraient dans son dos, dans ses reins. La tête dans l'herbe sèche posée sur un caillou

il écoutait, contre son cœur dur, battre la vie de la terre.

Quand il descendait des garrigues, il lui semblait, dès les premières maisons, rentrer dans un terrier. L'accompagnait jusqu'à chez lui, avec l'odeur sauvage collée à ses vêtements, la vision d'air et de lumière. Là, entre quatre murs, il redevenait gauche, silencieux de la bouche et de l'âme. Il sentait les murs peser à ses épaules. Qui lui faisait un devoir de jamais revenir au fond de cette bauge où il respirait si mal ?

— Voilà qu'on n'y voit goutte, Corse ! On se dirait dans une gorge de loup ! Tu devrais allumer . . .

La forme noire de la Philippine se penchait vers l'âtre.

Le ciel venait de s'assombrir, tout à coup. La pluie se faisait plus irrégulière comme quelqu'un qui prend son temps. Elle gambadait sur les feuilles. Brusquement, le ciel s'éclaircit, devenu plus haut. Les nuages dilués s'y devinaient à peine. La rue prit un air de rêve. Alors il se fit dans les cuisines où glougloutaient les haricots pour « l'ouillade » du soir un silence attentif, nerveux. On se hasarda au devant des portes dont les canalisations des façades, ouvertes trop haut, balayaient les entrées. On s'interrogeait du regard comme seuls savent le faire les paysans. Il y avait, au fond de leurs yeux, une peur noire figée en tache : la grêle. Elle ne vint pas. Un coup de tonnerre éparpilla la peur de tous ces hommes. Subitement la pluie redoubla.

Le Corse se retourna vers cette ombre noire qui était sa femme. Il se rappela ses nuits dans la solitude des Aspres et souhaita, un moment, que ne reparût plus le soleil. La première fois que cela lui arriva de découcher et lorsqu'il revint deux jours après, la Philippine avait amenté le village et jusqu'aux gendarmes. Mais personne n'avait pris au sérieux cette disparition subite. La Philippine n'insista pas car il lui revint gonflé d'une ardeur si pressante qu'il la prit sur l'escalier aussitôt qu'arrivé il eut, au verrou, fermé la porte. Si c'était cela que lui

promettaient ses escapades, il pouvait bien continuer : elle n'ouvrirait plus la bouche.

Il découchait au gré de sa fantaisie. Les voisins, ne le voyant pas rentrer :

— Philippine, c'est une de Planar qu'il est allé rejoindre...

C'était dit sans conséquence. On savait le Corse si sauvage qu'on ne pouvait voir, sous ses excentricités, une ruse.

La Philippine riait franchement de ses quelques dents jaunes puis :

— N'ayez crainte, bonnes gens, comme à chaque fois je lui passerai l'inspection...

Et sa gorge maigre se dilatait.

Lui rôdait dans les Aspres, loin des hommes, se déplaçait lentement, insecte minuscule au flanc des garrigues désertes où les murettes de pierre sèche croulaient sous ses pas. Il ne prononçait pas une parole. A chaque pas s'ensauvageaient ses sens jusqu'à ce que ses yeux continssent tout ce ciel nocturne et ces clartés et ces ombres surtout, épaisses ou menues, qui faisaient une âme aux choses baignées de lune. Alors, il s'étendait à même la terre, n'importe où, respirait toutes narines ouvertes, écoutait jusqu'à l'inconscience. Une jouissance infinie rentrait en lui que lui faisaient toutes ces senteurs et tous ces bruits. Car c'est dans l'ombre que, délivrés, vivaient la terre et les fils de la terre. Au paroxysme de sa muette jouissance, il se sentait envahi de lune, de senteurs et de sons, restait immobile et sensible comme une harpe. Parfois, sous la douceur trop forte, ses yeux dormaient, ouverts, pendant que son corps s'absorbait doucement dans la terre dure. Au matin, délivré, il redescendait au village, sec et vaillant. Mais, plus souvent, ayant toute la nuit veillé son ivresse, l'aube le poussait déçu dans les sentes. Il dégringolait vers le village, traversait les rues d'un pas rapide de voleur, arrivait dans la chambre où Philippine sommeillante l'attendait. Alors,

il lui semblait retrouver dans ces draps, dans ces toiles rudes et jaunes un peu de ce fumet qu'il avait respiré toute la nuit, un peu de l'odeur sauvage et puissante de la terre ouverte et en travail. . . Puis venait le regret que, là-haut, sous le ciel, pour sa satisfaction, de la terre même ne fût sortie, forte et puissante, celle que ses sens réclamaient.

Un matin, la Philippine, ayant oublié de lui garnir le sac, envoya Adoracion lui porter le déjeuner. Ce fut une apparition, cette femme qui jaillit de la colline, en haut, sur le ciel, les bras levés comme un geste appelant, soutenant sur sa tête le panier à provisions. Il avait levé les yeux vers elle, les mains appuyés à la houe, la bouche ouverte, lèvres pendantes. Le soleil fluide était léger dans le ciel. Des chants d'oiseaux fleurissaient chaque boule de genévrier. Une douceur de commencement du monde faisait pure toute chose. Il lâcha la houe sans trop savoir pourquoi, s'avança vers la femme. Dans la vigne, sur la terre rouge, sous les feuilles gaufrées il la posséda. Il lui sembla posséder, enfin, toute la terre.

Il y avait de cela deux récoltes.

Maintenant, dans le demi-jour de l'orage, il regardait cette femme, sa femme. Sous l'étoffe noire, il revoit, avec dégoût, ce corps disgracié. Et, précis, montaient dans sa fraîche mémoire des troncs lisses de platanes, sonnante plein et dur, des troncs rugueux de chênes, bas et musclés, des membrures longues dont la force tendait vers le ciel un monde ailé de feuilles. Des collines s'enlevaient devant ses yeux, seins énormes pointant vers le ciel, dont la courbe contenait l'abondance ferme. Et puis, c'était, entre les garrigues pelées, le tour des combes avec le fouillis mystérieux de leurs plantes sauvages et leur odeur puissante de sexe.

Alors son désir laboura si profond son ventre qu'il ouvrit la porte, s'élança au dehors comme un chien en chasse.

— Change tes espadrilles ! lui cria la Philippine.

Il ne sut pas pourquoi il s'arrêtait ; mais son regard fixa, à ses pieds, les espadrilles trempées d'eau.

Le sortilège était rompu. Silencieux, il revint vers la porte, monta lentement l'escalier. Par la chambre il chercha, dans le noir, les souliers ferrés, s'assit et se chaussa.

Dehors c'était toujours l'orage, sans éclairs ni tonnerre. Seule une rumeur comme de vent enveloppait la maison. Dans la chambre aux volets clos l'air moite sentait fort.

Le Corse était redevenu complètement celui qu'il n'était pas. A chaque fois il payait cette résurrection d'une inquiétude plus aiguë, d'une exaspération moins contenue, moins contrôlée. Certes, il n'y paraissait guère sur sa face glabre. Seules, les mâchoires se serraient, une ligne en marquait obliquement la douloureuse contraction. Mais aucun durcissement n'arrivait à ses yeux. La peau de son cou boulait.

Au-dessous de lui, la Philippine animait la cuisine. Il entendait des heurts d'objets. Il percevait, dans le bruit de la pluie, son pas glissant et noir. Il s'étonnait maintenant, après quinze ans de mariage, que ce fût elle qui fût tombée dans son lit. Il ne l'avait pas choisie. Au moment de sa plus grande soif, dans le désert brûlant de sa jeunesse sauvage et solitaire, elle avait été la halte où se désaltérer mais où l'eau saumâtre s'achète à prix d'or. Il avait payé cette satiété par le mariage. Il ne se sentait aucunement attaché. Aucune reconnaissance ne pouvait émouvoir son cœur. A vivre dehors il avait, peu à peu, laissé se détériorer les liens humains. Il comprenait mal l'afflux toujours renaissant, jamais épuisé des paroles ; et la Philippine si loquace savait que, chez elle, il fallait se taire. Elle se rattrapait au dehors... Ce lui était dur. Sa bouche remuante prenait, close sur son désir, une expression dure.....

.....

Dans la vieille armoire de noyer, large et haute comme un mur et dont la porte, depuis toujours, s'ouvrait avec

un bruit insolent, le Corse fouillait. Il ne savait pas au juste ce qu'il cherchait. Tout à coup, il sent à ses mains la raideur glacée de son vieil imperméable de toile cirée. Cela suffit pour que s'escamotent dans sa tête les images qui, depuis un moment, lui montraient une Philippine bonne ménagère, douce à ses désirs, craintive même. Dans ses mains, il tient l'étoffe caoutchoutée. Son regard va de droite, de gauche, comme s'il se sentait épié.

En bas, au bruit qu'a fait l'armoire, la Philippine, pensant que le Corse ne trouve pas ce qu'il cherche, bougonne entre ses dents :

— Bien sûr qu'il mettra tout sens dessus dessous pour chercher un mouchoir!...

Puis, soupire :

— Ah! les hommes...

Silencieuse et noire, rasant les marches de pierre, elle monte enfin. Dans la chambre obscure, ne voyant rien, elle s'arrête pour habituer ses yeux, reste immobile près de l'armoire ouverte, demande :

— Où es-tu? Qu'est-ce que tu cherches?

Une ombre se penche vers elle. Et comme il ne parle toujours pas et qu'elle sent, contre sa poitrine, le froid de la toile cirée, elle se méprend. Mais elle est tellement faite à ses habitudes bizarres qu'elle s'appuie à l'armoire, consentante. Elle attend ses mains, sait où elles vont courir... la stupeur, que, tout à coup, elles s'abattent comme de noirs éperviers sur sa gorge, fait qu'elle ne pousse pas un cri. Elle hésite à comprendre, croit à une plaisanterie, puis s'affole, va hurler... Mais le Corse, desserrant ses doigts, saisit l'imperméable tombé à terre, descend, traverse la cuisine, n'entend pas la Philippine qui lui crie :

— Mais tu es devenu fou... voyons... tu es fou... mais qu'est-ce qu'il y a?...

Maintenant, dans les rues, il court. De derrière les vitres, on voit cet homme ruisselant sous la pluie qui redouble, un imperméable sous le bras.

C'est bien de lui !

Et, d'une porte à l'autre, on se le montre et l'on rit. Lui prend le pas de course comme s'il était poursuivi. Il l'est en effet. Dans son cerveau une peur monte, subite, entière, une peur animale. Il lui semble que ces doigts, qui derrière les vitres se font signe, le montrent à quelqu'un qu'il connaît bien, qu'il craint, qu'il veut fuir coûte que coûte. Car, depuis à peine quelques minutes, il sait que, dans l'œil du Nègre, il y a une haine allumée qui le concerne, une haine injectée de sang.

En haut du village les maisons se font plus rares ; mais il ne se sent nullement apaisé. D'un coup d'épaule, il déboîte le pêne de la vieille porte qui ferme le pailleur. Bouchant l'entrée du poulailler, accroupie comme une poule, Adoracion est là. L'orage l'a surprise au milieu de son travail. Son regard suit le Corse sans étonnement. L'homme la soulève d'un bras puissant, la pousse vers la porte du fond, celle qui ouvre sur la campagne. Et, l'un derrière l'autre, comme deux personnes pressées fuient un abri pour en atteindre un autre plus sûr, ils courent à travers les vignes en pente, vers la garrigue nue. Quand ils y arrivent, le Corse se retourne, s'assure de l'horizon immédiat que la pluie rend tout proche et, plus doucement, ils avancent.

Elle va de l'avant, glissant aux schistes, manquant de choir à chaque pas, accrochant aux ronces ruisselantes sa robe et ses jambes gonflées. L'eau dégouline dans son corsage, plaque l'étoffe au corps. Elle devient, à chaque pas qu'elle fait, un peu plus la statue de la démenche, avec ses cheveux défaites collés aux tempes, son regard droit et vide, ses cuisses pleines et ses mains inutiles et lasses au bout de ses bras tombés. Seul, le ventre rond, porté haut, détonne dans cette statue animée et parfaite.

Le Corse, à ses côtés, marchait comme un somnambule. Au bout d'une heure, il sembla s'éveiller. Il s'arrêta, reconnut le lieu où ils étaient. Son regard se porta sur Adoracion, il la couvrit de son imperméable. Puis ils

repirent leur marche. Alors le Corse posa, sur l'épaule de la femme, une main protectrice...

On aurait dit que le sifflet du train de cinq heures quittant la gare de Sainte-Marie-des-Corbières venait de déchirer le ciel. Un rayon oblique glissa sur les garrigues. Un peu de bleu, étrangement bleu et profond, s'ouvrit dans la grisaille des nuages, s'y élargit. Un vent léger caressa les arbres. L'odeur de la terre, tenue à ras de sol par la pluie, monta fraîche et grasse.

Dans le train presque désert, sur la vitre d'un wagon de troisième classe, Lucien et Claire, de leurs mains, effaçaient la buée ; mais, dehors, des gouttes coulaient encore le long de la vitre et la brouillaient. Une lucarne, que le soleil frappait en plein, leur envoyait un long rayon qui les aveuglait. Ils ne purent pas bien voir, une dernière fois, Sainte-Marie qui, l'orage passé, renaissait toujours brillante de toits roses au milieu de la verdure lavée.

Ni Claire, ni Lucien n'avaient pensé à baisser la vitre.

François TOLZA.

Alexandrie 1941-1942.

CHARLES MISMER

Correspondant et Confident du Khédive Ismail.

Pour la grande majorité des Français, même pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Égypte moderne, le nom de Charles Mismer est resté inconnu. Il a bien publié de son vivant différentes œuvres, dont un livre apologétique de l'Islam qu'il intitula *Les Soirées de Constantinople*, — sans doute pour faire pendant aux *Soirées de Carthage* de l'abbé F. Bourgade. Mais bien que ce livre ait été traduit en turc, en arabe et en persan, seuls les bibliophiles spécialisés en la matière auraient pu nous en découvrir l'existence, car les ouvrages bibliographiques d'un usage courant n'en font pas mention, et nous-même n'en avons eu connaissance que par une notice de l'auteur insérée dans ses *Souvenirs du Monde musulman*, autre ouvrage sans prétention, mais grâce auquel il nous a été possible de suivre le personnage durant ses divers séjours en Orient.

*
* *

Charles Mismer est né à Strasbourg en 1833. Ses parents, gens de très modeste condition, étaient honnêtes, fervents catholiques et royalistes convaincus. Charles hérita d'eux l'honnêteté et la droiture, mais fut dès sa jeunesse un fervent disciple de Jean-Jacques. Détail assez pittoresque : ses parents le destinaient aux Ordres et l'envoyèrent dans cette intention

au Collège Saint-Louis, dirigé par des prêtres. Mais le zèle de Mismer pour le travail se refroidit à mesure que s'accrut sa répugnance pour l'état ecclésiastique. Et quand on le transféra au lycée, il avait déjà perdu le goût pour les études, ne rêvant désormais que gloire et action. L'armée lui tendait les bras ; il s'y jeta malgré l'opposition farouche de sa famille.

Pourtant, son entrée à l'École de Cavalerie de Saumur fut la grande déception de sa vie. Lui, qui avait passé les heures les plus délicieuses de son enfance à écouter un vieux grognard lui raconter en frémissant les différents épisodes de l'épopée napoléonienne, il consacrait maintenant le plus clair de son temps à astiquer des armes, à nettoyer des écuries, tout en subissant une discipline rigoureuse et agaçante. Aussi, après son retour de Crimée, où il avait goûté à la fois aux joies et aux souffrances du combattant, l'inaction à laquelle il fut de nouveau confiné lui arracha cette sombre réflexion : « Souffrir et mourir en silence, tel est le lot de l'armée ; ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle la grande muette. »

Afin d'agrémenter ses nombreux loisirs, il se met à lire. « J'avais, écrit-il, rapporté de Crimée le besoin de refaire les études ébauchées dans mon enfance et de les étendre à de nouveaux sujets. Pour suppléer à ce qui me manquait, je voulus tout dévorer à la fois. Peu de temps me suffit à épuiser le fonds de plusieurs bibliothèques : sciences, histoire, philosophie, envahirent pêle-mêle mon cerveau. » Il demeure néanmoins un obscur citoyen, moitié militaire et moitié homme de lettres. Mais l'intérêt qu'il manifesta pour les questions relatives à l'Orient et à l'Islam l'aideront à se faire un meilleur avenir. De fait, il est appelé bientôt à diriger le journal *La Turquie*, et, en mars 1867, il part dans ce but pour Constantinople.

La Turquie, organe officieux du Gouvernement ottoman, dont il allait entreprendre la rédaction, en vertu d'un contrat de trois ans signé à Paris, avait pour directeur un Valaque nommé

Bordeano, sans grande instruction, mais très au courant des langues, des mœurs et des affaires du pays. Dès leur première entrevue, il se déchargea sur lui de tous les soins du journal. « C'était un lourd fardeau », confessait Mismér.

C'est que Mismér n'était qu'un journaliste d'occasion. « En fait, j'ignorais le premier mot de ma profession », avouait-il. Quand il parle de son nouveau métier, il adopte même un ton quelque peu dédaigneux. « Éjaculer de la prose à jet continu, traiter un sujet quelconque au pied levé, sans préparation ni réflexion, remplacer les idées par des mots vides, débités d'un ton d'oracle, refaire cent fois le même article avec un égal succès, grâce à des renversements de périodes et à des substitutions d'épithètes : à cela se borne, sauf de brillantes exceptions, l'art du journaliste. » Aussi, pour se divertir durant ses longues heures de travail, avait-il recours au concours d'un orgue de barbarie, qui ne cessait de jouer sous sa fenêtre, au grand désespoir du voisinage.

Cependant, mis en contact, de par ses fonctions, avec le monde officiel, il s'attira rapidement la sympathie des deux grands vizirs réformateurs : Ali Pacha et Fouad Pacha. Le premier le prit avec lui comme secrétaire français pour la durée de son séjour en Crète ; le second le mit en rapports avec le Khédive Ismail. A partir de ce jour naîtra entre le Souverain de l'Égypte et l'honnête écrivain une amitié qui, malgré les intrigues et les vicissitudes, ne cessera de s'affirmer et de grandir.

*
* * *

Avant de poursuivre le fil de notre récit, détruisons une équivoque que beaucoup auront déjà remarquée. Mismér s'était lié en 1867 avec Bordeano pour une période de trois années. Or celui-ci non seulement avait publié en 1869 une brochure violemment hostile au point de vue égyptien, mais dès 1868 son journal *La Turquie* s'était distingué par des

critiques acerbes à l'égard du Khédive. Comment Mismer a-t-il pu concilier sa collaboration à cette feuille avec les services qu'il rendait au Vice-Roi? Mismer n'est pas très explicite à ce sujet. A-t-il quitté le journal par répugnance pour le journalisme? L'a-t-il quitté à la suite de divergences de vues avec Bordeano au sujet de la politique égyptienne? Ce qui est certain, c'est que Mismer s'engagea en 1868 au service du Gouvernement ottoman pour une période de trois ans, période qui prenait fin le 14 septembre 1871. D'ailleurs, le ton de sa correspondance dénote qu'il avait abandonné la rédaction de *La Turquie*, car, après la défaite de la France, pour répondre aux campagnes anti-françaises de ce journal, il sollicita l'hospitalité du *Levant Herald* et du *Courrier d'Orient*.

*
* *

Après cette courte mais indispensable digression, revenons à notre sujet.

Dès la première entrevue, le Khédive Ismaïl demanda à son interlocuteur une correspondance hebdomadaire sur l'ensemble de la situation européenne, correspondance qu'il continua après son transfert à Paris, jusqu'à l'abdication d'Ismaïl. Ce travail n'était certes pas indispensable, mais il n'était pas non plus dépourvu d'intérêt, étant donnée l'absence d'agents permanents à l'Étranger, et il nous permet en outre de nous faire une idée du caractère de Mismer et de sa valeur intellectuelle.

Ayant fait du journalisme par nécessité, Mismer non seulement ne goûte pas à ce métier, mais il ignorera longtemps la puissance morale de la presse. Suivons-le dans ses commentaires à propos des campagnes hostiles du *Levant Herald* et de *La Turquie*. Sa correspondance à cet égard est fort révélatrice.

En date du 15 décembre 1868, il écrivait : « Au sujet de

la sorte de cabale qui s'est formée dans *La Turquie* et le *Levant Herald* contre le gouvernement de Son Altesse le Vice-Roi, je pense qu'il n'y a pas lieu de s'émouvoir beaucoup. L'exagération même des attaques diminue leur valeur. C'est le sentiment général du public.»

Deux années plus tard, nous le trouvons encore ancré dans ces mêmes idées. Il écrivait en effet le 5 septembre 1870 : « Le journal *La Turquie* a trouvé le public très indifférent à deux sorties qu'il a essayées contre le Gouvernement égyptien. » S'il motive cette indifférence par l'intérêt que le public accordait aux nouvelles de la guerre franco-allemande, il finira par reconnaître qu'un poison servi régulièrement par petites doses produit à la longue son effet. Il lancera alors un véritable cri d'alarme : Le *Levant Herald*, écrit-il en date du 10 mai 1871, a publié dans son numéro du 6 courant, un article très malveillant sur les finances de l'Égypte. Il serait très désirable que de telles publications pussent être réfutées à l'aide d'arguments tirés d'une source officielle. Bien que le crédit accordé au *Levant Herald* soit très limité, ses allégations renouvelées de temps à autre, sans être contredites, finissent par influencer l'opinion publique.»

Enfin, le mois suivant, il devient plus pressant : « Il y a beaucoup de chantage dans les attaques contre l'Égypte. Il est très regrettable qu'il n'y ait pas un journal capable de faire ressortir habilement ce côté de la question. En démasquant toutes les batteries de l'ennemi, la pudeur le réduirait au silence (!). Avec un fort journal à Constantinople, bien des ennuis auraient pu être évités à temps.»

Prisant peu le journalisme, ayant horreur de l'intrigue, Mismar se sentait mal à l'aise à Constantinople. D'ailleurs, Ali Pacha et Fouad Pacha étaient morts, Hussein Awni Pacha, avec lequel il s'était entretemps lié d'amitié, était tombé en disgrâce. Il se hâta donc de quitter la capitale à l'expiration de son contrat, pour se réinstaller à Paris, où les querelles

autour de l'Assemblée Nationale le dégoûtèrent à jamais de la politique et le décidèrent à partir pour l'Égypte.

Il y arrive en mai 1872. Chaleur et khamsin abrègeront sensiblement son séjour. Néanmoins, il s'est entretenu fréquemment et logiquement avec Ismaïl et « au moment de prendre congé, note-t-il dans ses *Souvenirs*, le secrétaire français du Khédive me saisit au passage et m'entraîna dans son cabinet. Il m'annonça qu'il avait ordre de me compter une somme pour mes frais de voyage». Pourquoi a-t-il mal interprété cet ordre, que le Khédive lui renouvela personnellement le lendemain? En tous cas, dès cet instant, il redouble de précautions contre le secrétaire français, et, dans une lettre qu'il rédige à l'adresse d'un correspondant égyptien (non mentionné) pour lui rapporter confidentiellement tous les détails de sa conversation avec Barrot, il termina par cette phrase : « Je prends la liberté d'envoyer ma correspondance sous votre adresse, afin qu'elle ne passe pas sous les yeux du secrétariat. Vous comprendrez et apprécierez, je n'en doute pas, les motifs.»

*
* *

Cette peur exagérée de l'intrigue n'était pas pour l'avantager. C'est ainsi qu'ayant été invité au Caire pour assister au mariage de trois princes et d'une princesse, le Khédive profita de sa présence pour lui proposer le poste de secrétaire du Conseil des Ministres ; de plus, il l'attacherait à la personne de l'héritier, dont il servirait de précepteur. Mais l'ombre de Barrot Bey semblait le terroriser. Alléguant donc des raisons d'ordre intime, il prépara son retour à Paris. Le Khédive en parut surpris et fâché. « Soit, dit-il, n'en parlons plus.»

Mismer sortit du Palais sous l'impression d'une rupture. Or, il n'en était rien du tout. Le jour de son départ il fut convoqué au Palais. Loin de paraître lui en vouloir, le Khédive

l'accueillit avec un surcroît de bienveillance, le confirma dans ses bonnes grâces et lui déclara qu'il tenait à le garder à son service. Il habiterait Paris, sauf à venir en Égypte dans la saison d'hiver. De plus, dès l'année 1875, il lui confia la direction de la mission égyptienne, tâche qui convenait davantage à ses aptitudes et à son caractère.

Les relations entre Mismar et le Khédive garderont désormais un cachet d'intimité et de cordialité qui ne s'estompera plus. Le Khédive lui accordait plusieurs fois par semaine des audiences dont la durée se prolongeait en raison de ses loisirs : « Voilà juste quatre heures que nous causons, lui dit-il un jour, en tirant sa montre au moment de lever la séance. »

Contrairement à beaucoup d'autres, Mismar ne trahit jamais la confiance que le Khédive plaça en lui. Lorsque après son abdication le Khédive arriva à Naples, Mismar s'empessa de quitter Paris pour présenter au monarque exilé sa sympathie. « Si tout le monde m'avait servi comme vous, lui avait dit le Khédive à cette occasion, je ne serais pas ici. »

C'est parce qu'il demeura fidèle à son bienfaiteur, que certaines sphères au Caire le tinrent pour suspect. Il dut bientôt quitter le service de la mission, sans même avoir obtenu l'indemnité entière à laquelle il avait droit.

JACQUES TAGHER.

CHRONIQUE DES LIVRES

LETTRES FRANÇAISES. — CHRONIQUES ET ROMANS.

Léon-Paul Fargue... « prince de la chronique »... allais-je écrire, tant il me semble que cet aimable écrivain a su renouveler le genre, car pour nous en tenir au dernier demi-siècle, la chronique des Capus, des Lavedan et des Albert Flament était surtout boulevardière et mondaine, faisant corps avec l'actualité et comme « enrobée » d'un style que le temps a rendu quelque peu désuet. Je pense à certains croquis parisiens, « enlevés » à souhait, pimentés d'humour et d'observations narquoises, mais aujourd'hui sans résonance — j'entends celle de notre sensibilité profonde — tandis que les chroniques de Fargue, sans se départir du ton familier, là où les autres subissent le transitoire, s'attachent presque toujours à l'essentiel. Et pourtant, bohème invétéré, personne ne s'est moins pris au sérieux que l'auteur de *Vulture* ; nous pourrions même parier que pendant cette guerre peu de Parisiens sont restés aussi fidèles à leur ancien mode de vivre. Ne tenir particulièrement à rien permet parfois de mieux tout ressentir. Et c'est le cas de Fargue, qui possède au plus haut point cette acuité du premier coup d'œil, cette facilité de discernement, cette aptitude à isoler tel objet, à percer à jour telle situation, et à les mettre en pleine lumière. Aussi bien ne nous laissons pas égarer par le titre de son nouveau recueil : *Déjeuners de soleil* (1), où la frivolité de certains sujets

(1) Éd. Gallimard.

n'est à nos yeux que l'indice d'une coquetterie sous laquelle le sérieux se dissimule, coquetterie de bon aloi et bien française. « Un morceau idéal, primesautier, admirablement inutile, mais tout aussi indispensable qu'une robe de femme, qu'un cœur de femme, tout aussi nécessaire que l'amour. » Définition qui reste en deçà, mais en même temps va au delà de ce qu'elle exprime, car bien entendu rien n'a d'importance. Et de ce fait tout est prétexte. Qu'il s'agisse du Métro ou des restrictions sur le charbon, de la neige ou de la volière du Jardin des Plantes, du téléphone ou des marionnettes, le chroniqueur n'a d'autre dessein — n'a d'autre joie — que de se laisser toucher par l'objet, puis délicatement de le délivrer — comme un oiseau captif — de cette empreinte qu'il a creusée en lui, et de le laisser s'envoler en pleine lumière immatérielle, sur les ailes du souvenir. C'est fait; le cliché est pris et déjà le flâneur a de nouveaux soucis. Il n'a le temps de s'attacher à rien puisque tout le sollicite. Il est distrait, chagrin, parfois bourru ou, par fantaisie, funambulesque.

Telles sont les chroniques de Léon-Paul Fargue, feuilles légères et diaprées, aux reflets changeants, et qui par la délicatesse de leurs touches, font penser aux Goncourt plus encore qu'à Maurice Donnay ou à Colette. « Il faisait un de ces ciels couleur d'aile de pigeon, ici blanc, là gris bleuté, ailleurs presque ardoise et qui sont la parure de Paris, comme une coupole de lapis-lazuli. »

Talent typiquement parisien que celui de Fargue — et sur ce mot, que de préjugés encore, de malentendus ! — je veux dire : un talent qui ne vit que de Paris, de son air, de sa lumière, de ses courants d'idées, non de l'apparence frivole que prête à la grande cité celui qui l'ignore. Et l'on s'en aperçoit bien à lire ces chroniques des pires années du malheur. *Déjeuners de soleil*. . . dans le Paris de 1943. . . on pourrait croire à de l'inconscience ou à de l'ironie. Il n'en est rien. En dépit du détachement voulu qu'il semble affecter à l'égard des « problèmes » de l'heure, ce livre est essentiellement le témoignage d'un artiste qui se garde de tout dire et qui par sa crânerie, par son refus de renoncer à ses enchantements, atteste la pérennité des vraies valeurs humaines.

*
* * *

Dans la catégorie du roman, est-ce simple coïncidence si deux ouvrages que j'ai là sous la main — publiés en 1943 — font alterner le thème de la liberté avec celui de la servitude? Sur le plan de l'imagination, bien des choses se transportent — même si ces deux livres ont été écrits avant 1940, ce que j'ignore.

Devant Dieu mentir (1), d'Henriette Psichari, expose un problème de conscience. Une jeune femme, victime d'une éducation trop rigoriste, a cru s'émanciper, en s'attachant — avec quelle ténacité — au destin d'un homme qui sans l'épouser ne fera que l'utiliser pour de basses besognes — celles de l'ambition — jusqu'au jour où, lâchement, il s'esquivera. En vain Laure Ducroux tentera-t-elle de se leurrer. Devant le prêtre qui la confesse, elle finit par arracher la masque et reconnaître sous quel poids d'orgueil obstiné elle étouffe. La malheureuse, pour sortir de l'ornière, n'avait vu que deux voies s'ouvrir, qui toutes deux conduisaient à une impasse. Or, une troisième existait, celle qui mène à Dieu, et elle ne l'a pas suivie.

Comme on le voit, le thème est fort, profondément humain, d'une haute valeur morale, et il est regrettable qu'insuffisamment maître de sa technique, l'auteur se soit contenté d'un récit uniformément gris et d'un dramatisme conventionnel pas trop facile.

C'est aussi le roman de plusieurs évasions manquées que nous propose M. Marcel Brion dans *Escapes de la Haute Nuit* (2), qui unissent une riche imagination au sens tactile de la poésie et du mystère. Peut-être que certains lecteurs, à l'esprit plus pondéré, goûteront moins que moi l'enchevêtrement de ces contes hallucinés, où drames et visions se succèdent à une allure de vertige. Tout au plus reprocherais-je à l'auteur de dessiner en lignes trop précises des scènes dont l'attrait se fonde sur une incessante mobilité, comme on en trouve quelques-unes, plus suggérées que racontées, dans les *Harmonies viennoises* de Jean Cassou ou

(1) Éd. Corrèa, Paris. — (2) Éd. Robert Laffont, Marseille.

les *Histoires incertaines* d'Henri de Régnier. Comme ce dernier, Marcel Brion aime les villes mortes que pare un reflet de faste et de légende. Il aime aussi la musique, les enchantements nocturnes, les vestiges du passé, évocations de féerie aussi bien que d'histoire. De ces éléments à la fois littéraires et réels, il tire des récits somptueux ou macabres qu'on croirait inspirés par un décor du Piranèse et peuplés d'ombres à la Delacroix.

Par contre, quand refrénant son imagination l'auteur se borne à des développements plus modestes, cela nous vaut des récits plus sobres et plus « sensibles », par exemple celui de la *Capitaine*, où l'on voit un enfant nostalgique rêver si intensément devant le tableau d'une marine que le navire, porteur de ses désirs de vagabondage, finit par lever l'ancre et disparaître hors de son cadre ! Histoire absurde, mais très représentative du romantisme de l'évasion et de la psychologie enfantine.

*
* * *

Voici encore des romans qui me parviennent de Suisse. Sans changer de genre, changeons au moins de... « disques »... me souffle une lectrice qui préfère peut-être au thème de l'évasion celui de la fidélité. Alors prenons ces trois livres qui ne méritent d'ailleurs qu'un bref compte rendu. Et ces disques-là, je les fais tourner vite.

Le Maître (1) de Paule Lavergne est l'histoire d'une union mal assortie, à laquelle l'un des conjoints — l'épouse — entend demeurer fidèle. Et si en dépit des rebuffades, des trahisons, de l'abandon, cette Gilberte Trasmont persiste à attendre du retour — problématique — de son mari un bonheur plus problématique encore, c'est sans doute parce qu'elle l'aime. Sorte de Pénélope dont la foi ne reposerait sur rien, elle nous apparaît d'autant plus digne de pitié qu'elle passe sa longue veillée à se bercer de faux espoirs, en compagnie d'une vieille servante qui

(1) Éd. Gallimard.

s'attendrit au souvenir de feu son époux, comme si elle était placée là tout exprès pour entretenir la flamme de l'illusion dans le cœur de Gilberte. Quant au « maître » qu'on aperçoit constamment en filigrane à travers les conversations des deux femmes, il ne paraît qu'aux dernières pages, plus égoïste et brutal que ne l'exigerait peut-être la vérité psychologique. N'importe, le roman est émouvant, la langue claire et certaines descriptions très savoureuses.

Dans l'autre roman, il s'agit cette fois de la fidélité à une vocation, la plus séduisante de toutes, celle du théâtre, le *Démon du Théâtre* (1), comme M^{me} Lucy Vauthrin intitule son livre dont elle a imaginé, je pense, bon nombre des épisodes ; quelques-uns seulement donnent l'impression d'une expérience vécue. Il en résulte un curieux décalage, certaines parties restant banales et floues tandis que d'autres, plus « prenantes », se distinguent par leur accent de vérité. L'ouvrage qui se lit avec intérêt ressuscite plusieurs aspects d'une époque charmante, mêlant les figures bien dessinées de Massenet, d'André Messager, de Silvain à celles, plus estompées, d'une foule d'artistes réels ou imaginaires, ardents à conquérir une gloire qui, chaque soir, s'allume et s'éteint avec les feux de la rampe.

Sur le plan poétique, M. Alexandre Vialatte, auteur de *Fidèle Berger* (2), a conçu cet état de conscience, assez peu définissable, d'un homme aux abois, d'un soldat fait prisonnier, qui se découvre fou... par refus de comprendre sa situation tragique. En effet, si le brigadier Berger, roulé comme tant d'autres dans le flot de la déroute n'accepte pas que son pays soit envahi, ni que son destin le trahisse, c'est parce que cette réalité lui paraît un rêve, inconciliable avec son sens de l'ordre, — de l'ordre moral qui se fonde sur la fidélité, c'est-à-dire sur le sentiment de la permanence. Problème ardu que creuse ce livre, où nous retrouverons ce don de l'association des images, ce goût mystérieux et profond du passé, de l'enfance perdue, qui donnaient déjà tant de prix à *Battling le Ténébreux*, mais cette fois-ci une nostalgie plus douloureuse assombrit la voix du narrateur

(1) Éd. Corrêa. — (2) Éd. Gallimard.

bien qu'une certaine douceur demeure toujours présente jusqu'en ses plus amères confidences.

*
* *

D'auteurs plus connus, voici deux romans dont les personnages sont de la province. D'abord de M. Charles Plisnier *Retour du Fils* (1), qui est une suite à *Meurtres*, paru à la veille de la guerre. Rappelons-en le sujet : Noël Ancelin, agriculteur, a tué sa femme atteinte d'un mal incurable et s'est enfui au pays des « Soviets » pour se mettre au service du « Komintern ». Il laisse dans le scandale et le trouble ses trois frères — un médecin, un avocat, un prêtre — et sa mère, une veuve taciturne qui garde à son fils maudit une secrète prédilection. Dans le second volume, Noël revenu à point nommé pour accompagner au cimetière la dépouille de sa mère, n'est pas le protagoniste de cette dure fresque bourgeoise. Ce sont les Ancelin que fouaille sans pitié Charles Plisnier, les Ancelin, c'est-à-dire le candidat au bâtonnat et l'aspirant-professeur de médecine, les vices cachés de l'un, la faiblesse morbide de l'autre, l'impudence des enfants : José, avide de boire à tous les calices, Martine souffreteuse et bas bleu, Justine au parler argotique et qui reproche à ses parents de la confiner dans une sous-préfecture aux rancunes et aux intrigues tenaces.

On aurait tort de voir toute la province au travers du prisme que nous tend d'un air railleur le romancier, comme s'il tenait à sa renommée d'analyste cinglant et d'observateur implacable. Admettons qu'il exagère quelquefois, mais ne lui contestons pas les vertus d'un style vigoureux, très plastique dans sa nudité. Et quand nous pensions, après avoir lu *Meurtres*, que la somme d'intérêt offerte par ce milieu des Ancelin paraissait épuisée d'un coup, l'auteur devait nous prouver notre erreur en écrivant ce *Retour du Fils*, âpre roman des ambitions déçues et des vies à mi-côte.

(1) Éd. Grasset.

Ensuite, les trois opuscules que M. Marcel Jouhandeau a réunis et publiés en 1943 sous le titre de *Triptyque* (1) résument assez bien la ou plutôt les manières de l'auteur d'*Opales*, de *Pince-grain* et de *M. Godeau intime*. Toujours mystérieux comme au premier jour — celui où paraissait son premier roman dans la *Nouvelle Revue Française*, il y a plus de quinze ans — toujours attiré par les sujets qui mêlent la plus sordide bigoterie à un mysticisme souvent équivoque, M. Jouhandeau a su donner à l'esprit de damnation une forme littéraire, sans cet appareil clinquant — appel pompeux aux forces démoniaques — dont usait le sieur Péladan au temps des Rose-Croix, parfois aussi — plus rarement — Rémy de Gourmont en veine d'ésotérisme.

L'originalité de Jouhandeau réside précisément dans ce dédain de toute emphase, dans cette vision aiguë du détail vrai, dans ce réalisme narquois qui rappelle un peu celui de Jules Renard. Avec quelle sobriété de ton — quel détachement même — l'auteur de *Triptyque* trace à la pointe sèche, dans la première partie du volume, l'histoire des *Thérébinthe* — silhouettes hideuses ou macabres de faux dévots dans une paroisse de province — histoire insidieuse qui nous conduit, par petites poussées, du malaise au dégoût et à l'effroi, sans qu'un seul mot soit dit sur un ton plus haut que l'autre ; les amateurs d'épouvante le regretteront sans doute, car ils en seront pour leurs frais.

Dans *Elise* et *Veronica*, les deux autres parties de l'ouvrage, portraits de deux femmes, ignobles dans leur déchéance, de courts dialogues sur les « valeurs morales », sur le besoin de sentir et d'aimer aux prises avec celui de l'absolu, nous introduisent une fois de plus dans ce procédé, si cher à l'auteur, sorte de chassé-croisé des actions les plus honteuses et des plus nobles aspirations. C'est là une autre originalité de Jouhandeau, épris lui-même de progrès spirituel, de toujours entremêler dans ses romans, sans ligne visible de démarcation, vertus et vices, pureté et perversité, comme si « la communion avec l'enfer », écrit-il, devait servir à la purification de l'âme. Et ce besoin de confesser la nature humaine dans ce qu'elle a de plus bas ou

(1) Éd. Gallimard.

parfois de plus sublime, cette ardeur sombre et tenace à toujours rôder autour du bien ou du mal, du péché ou du salut, confèrent à l'ensemble de son œuvre, à la fois secrète, étrange et subtile, une valeur d'exception qui ne la rend guère accessible aux amateurs d'« esthétisme » facile.

*
* *

Enfin, le roman de M. Roland Cailleux, sorti de presse en 1942, ne serait plus d'actualité si la guerre n'avait constamment fait obstacle à la diffusion en Égypte d'importants ouvrages, publiés en France ou ailleurs. De leur nombre est à coup sûr *Saint-Genès ou la vie brève* (1), où se manifeste un talent fort digne d'attirer l'attention des lettrés.

Peu importe que ce livre soit ou non un roman ; il me suffit pour l'apprécier qu'il contienne maintes pages de tout premier ordre et qui rendent un son absolument neuf. Elles situent leur jeune auteur dans la lignée de Proust, mais elles sont d'un Proust pointilliste — plus sec et moins artiste — d'un Proust qui progresserait dans son analyse par courtes juxtapositions. Que l'on se représente un étrange manuscrit où des pages de journal intime alternent avec des lettres, des récits, des poèmes, voire des fragments de mémoires, écrits par des personnages d'arrière-plan qui n'ont avec le protagoniste de l'ouvrage qu'un rapport très lointain. Le seul ordre que j'aperçoive est l'ordre chronologique. Dans le premier chapitre, Saint-Genès, âgé de treize ans, fils d'un libraire parisien, se demande sans cesse ce qu'il est, ce qu'il vaut. Et cette recherche — cette préoccupation — sera celle de tout le livre, où nous le voyons tour à tour en conversation avec un camarade, à la veille du baccalauréat, flâneur dans les rues de Paris, en vacances à la campagne chez sa grand'mère. Plus tard, la jeune femme qu'il aime, Marie-Anne, meurt d'une fièvre typhoïde, lui laissant un enfant, une fillette, à laquelle il raconte de belles histoires. Ici et là, semés comme au hasard, des vers, des bribes de correspondance et pour finir, une puissante méditation sur la souffrance et sur la mort.

(1) Éd. Gallimard.

Rien de tout cela qui ne puisse constituer les divers épisodes d'un roman si l'on admet que la succession des coupes psychologiques remplace ici le déroulement de l'intrigue. Toujours inséparable de son univers mental, le héros du livre change avec le temps, le peu de temps qui lui est accordé de vivre ; il passe par plusieurs expériences qui le rendent plus sociable et l'amènent, au moment où la mort intervient, à dépouiller son scepticisme. Essai et roman, tout ensemble, *Saint-Genès* est autre chose encore : album de silhouettes, de réflexions et de pensées, enquête singulièrement lucide — témoignage sincère et vrai — sur une certaine jeunesse française d'avant-guerre.

Que ne puis-je montrer par de nombreuses citations l'extrême délicatesse dans la notation, l'ardente sensibilité, qui caractérisent, me semble-t-il, le talent de l'auteur, ses rares qualités d'intelligence et d'analyse, son sentiment douloureux de ce qui unit et sépare les êtres.

« Quant on aime, on ne se reconnaît plus. On n'a pas l'habitude de dire simplement ce qu'on sent. On se moque d'être bête si c'est la seule façon d'être soi. On ne veut pas tromper l'autre. On s'efforce de retenir dans sa gorge des paroles absurdes de tendresse, et on les dit tout de même. »

Ou encore :

« C'est trop nouveau la certitude. On ne s'y habitue pas. Quand je suis seul dans sa maison et qu'elle va revenir, je ne suis pas sûr de n'avoir pas tout inventé. Je m'assois sur le bout des meubles, je tourne et je vire comme un cambrioleur. Je m'attends toujours à être interpellé : « Que fais-tu ici ? Tu abuses « d'une indulgence du sort. Si tu veux qu'on continue à fermer « les yeux, ne prends pas l'air que tout t'est bien dû. »

Après la mort de Marie-Anne (*Saint-Genès* s'adresse à lui-même) :

« Elle s'éloigne insensiblement. Un matin tu ne connaîtras plus celle tu as aimée. Tu as toujours été en deçà ou au delà de ce qui s'abattait sur toi. Tu as vécu ces mois et même les pires journées de sa fin comme si tu étais un autre. Tu n'as souffert au début que de ne pas éprouver toute l'horreur qu'il fallait. Tu t'en voulais de ne pas perdre le cœur. »

AMITIÉS LITTÉRAIRES. — MONIQUE SAINT-HÉLIER.

Quand Rainer Maria Rilke avouait à la princesse de la Tour qu'il n'aimait vraiment que les relations féminines, ce n'était certes pas une boutade. A part quelques savants et quelques artistes d'une nature très fine, il n'eut que peu d'amis parmi les hommes dont la lourde présence le gênait. Ses amies, en revanche, furent nombreuses. Est-ce parce que certains propos subtiles de sa conversation ne pouvaient être saisis que par elles seules? Maurice Betz nous a conté jadis qu'à Paris les hommes du monde le prenaient pour un « phraseur » et le fuyaient alors que se le disputaient tant de femmes d'esprit. Et depuis dix-neuf ans que le poète repose dans le petit cimetière de Rarogne, combien sont-elles encore à le sentir « vivant » autour d'elles? Je pense à celle qui l'accompagna de sa retraite de Muzot à la clinique de Valmont, et dont il nous est parlé dans le *Rilke* de Betz : « Une rencontre surprenante marque cet été finissant, le dernier été du poète ; rencontre avec une femme qui sortait... d'un conte de fée... et qui, droite, mince, éclatante, lui apportait dans la plénitude de ses dons les prestiges et les flatteries de l'Orient... » (1)

D'autre part — fait curieux, mais exact — Rilke redoutait la compagnie des personnes bien portantes et se trouvait plus à l'aise avec les femmes de santé délicate, comme si elles étaient plus sensibles au mystère de la vie et de la mort. Et tout naturellement je pense à M^{me} Monique Saint-Héliér que j'ai connue à Lausanne et qui était déjà très malade quand Rilke vint la voir à Berne. « C'est à la sympathie qu'il a éprouvée pour moi, me dit-elle modestement, que je dois l'affection de l'auteur des *Sonnets à Orphée* ». Sur la chaise-longue de son balcon, elle était

(1) Il s'agit sans doute de M^{lle} Génia Tchernosvitow, qui a traduit en français le livre de M^{me} Christiane Osann : *Rainer Maria Rilke ou la destinée d'un poète*. (Éd. Delachaux).

assise, frêle et menue, avec un air d'enfant cérémonieuse, comme si elle vivait dans cette société très ancienne, qu'elle avait déjà évoquée dans *Cage aux Rêves* — sorte de journal intime estompé dans un crépuscule de vie intérieure — société un peu égarée dans notre temps et qu'elle a dessinée d'un crayon plus net dans *Bois Mort* (Prix Fémina), puis dans *Cavalier de Paille* réédité par la Guilde du Livre en 1943. Romans jumeaux ; à vrai dire, romans qui n'en font qu'un et dont l'axe psychologique est à maintes pages celui de l'univers rilkéen. Et comment s'étonner, surtout si l'amitié s'en mêle, que certains écrivains dépendent les uns des autres — leurs lectures et leurs émotions artistiques les impressionnant autant que la contemplation directe de la vie.

Dans *Bois Mort*, Carolle Alérac habite un vieux domaine avec son grand-père qui l'adore. Et autour d'eux rôdent des hommes d'affaires, dont le plus retors est Graew, désireux d'acheter le château à vil prix, comme s'il voulait hâter la ruine des Alérac. A son tour, *Cavalier de Paille* reprend ces personnages, les mêle à de nouveaux venus qui semblent tissés dans un voile de songes et de souvenirs. C'est là l'originalité de Monique Saint-Hélier d'avoir réussi à animer ces êtres mi-corps, mi-âme, dans la magie d'une quatrième dimension qui le situe à la limite du réel et du rêve. Même, sous sa plume, des objets matériels — j'entends des meubles ou des objets d'art — semblent adhérer à la spiritualité d'un monde invisible qui le dépasse. « Vous parlez du style, écrit l'auteur, comme si les meubles étaient bonnement de la matière inerte, soumise aux mains expertes et artistes des hommes. Mais cela va bien plus loin, mon ami ! Un meuble, c'est un visage ; c'est aussi une durée, un prélèvement de temps. Une causeuse Louis-Philippe ne vous parle pas d'une rencontre amoureuse comme le ferait un fauteuil Louis XV que je vois sensuel et contourné... comme les femmes de ce temps-là, enceintes sous leurs robes à falbalas. A leur image, on avait fait ces fauteuils en corolle, aux bras offerts comme elles offraient les leurs. Ces femmes aux beaux seins généreux, serrés dans des corsets de soie. »

Dans *Cavalier de Paille*, tous les personnages gravitent autour de la jeune Carolle. Graew la hait et la désire en même temps ;

Catherine, son amie d'enfance, l'admire et l'envie, et comme pour se venger épousera Graew pour l'expulser du château ; Bertrand de la Tour qui a aimé sa mère est amoureux d'elle ; Sullivan et Balagny voudraient l'épouser. Après l'exposé de ces diverses situations dans les premiers chapitres, toute l'action du livre se passe en quelques heures, dans l'espace d'une nuit de bal, qui est l'aboutissement de nombreux destins entre-croisés.

Faut-il que soit d'une rare finesse la psychologie humaine et poétique de la romancière pour faire admettre par le lecteur une stylisation aussi artificielle. Et faut-il qu'à la fin de cet imbroglio fantasque — sorte de comédie romanesque du « siècle d'or » espagnol — l'auteur explore avec lucidité les étapes qui séparent la vie de la mort pour que demeure inoubliable, après lecture, le dernier épisode où l'on assiste — scène ravissante — à la toilette de Carolle dans son boudoir, puis à son départ pour le bal dans la vieille voiture des Alérac. Une demi-heure plus tard, dans la maison des Chouzens où l'on danse, elle apprend qu'une de ses compagnes se meurt à l'hôpital d'en face. Et l'intérêt de l'analyse qui décrit la mort d'Alice Nicolet est doublé par celui que nous prenons à voir, dans les pages suivantes, la jeune Carolle quitter le bal, grimper seule par une échelle au grenier des Chouzens, avec ses beaux souliers dorés, et regarder la fenêtre éclairée de la chambre d'Alice pendant que les feux de Bengale bariolent de rouge et de vert les maisons du champ de foire.

Un écrivain moins discret eût pu faire de ce bal et de cette agonie une opposition saisissante et... romantique ; Monique Saint-Héliar a trop de tact naturel et de sens artistique pour y avoir même songé ; n'est-ce pas la vie que d'aimer et de souffrir, de danser et de mourir à côté les uns des autres ?

Jean DUPERTUIS.

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

“AL-CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

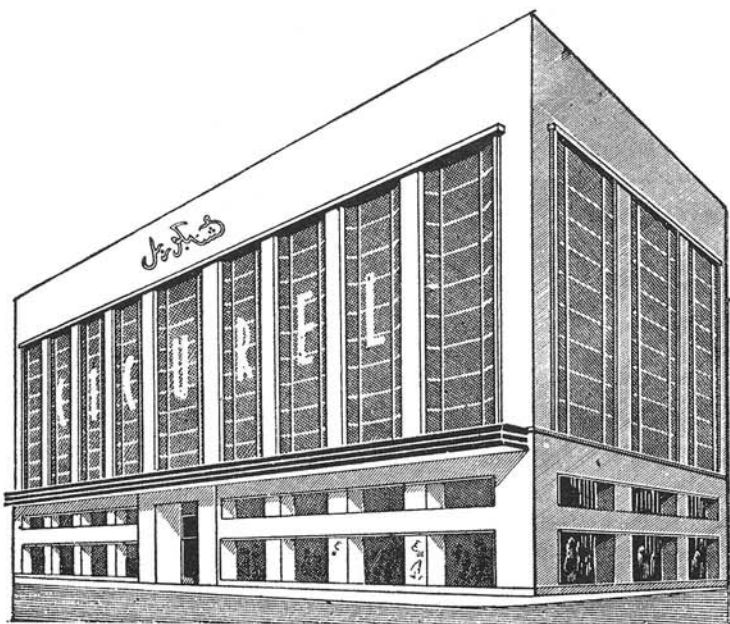
Les circonstances actuelles imposent à tous et plus
que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde
des intérêts de leur famille.

L'assurance sur la vie est encore plus indispensable
aujourd'hui où la guerre constitue pour chacun
une menace supplémentaire.

SIÈGE SOCIAL: au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis trois ans tous les numéros de la R. d. C. ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 44586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

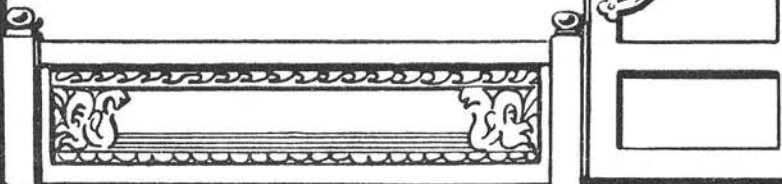
LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



INDIA

*LA MONTRE
ET LES BIJOUX
DE QUALITÉ*



37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427